

Idylle romaine

Barbara Cartland

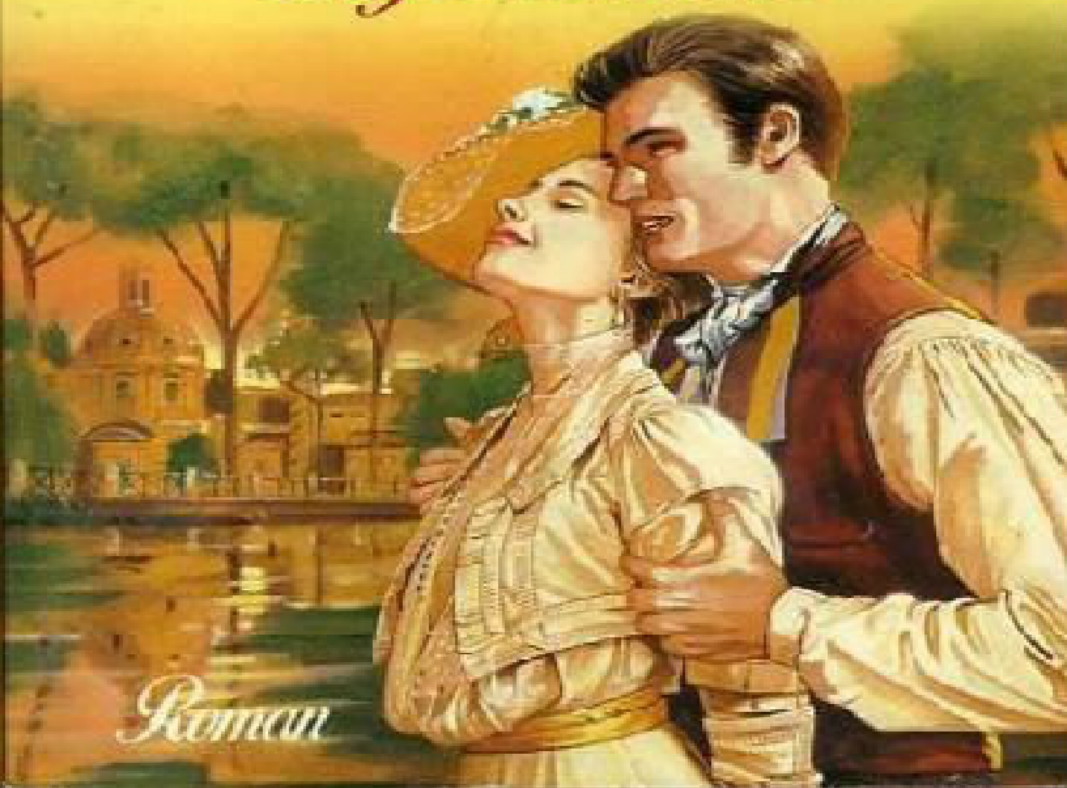
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Idylle romaine



Rome

Résumé :

Par coquetterie, Denise de Sedgewick a repoussé son fiancé. Lui est allé chercher l'oubli à Rome. Pour le reconquérir, Denise a décidé de le rejoindre là-bas et demande à son amie Alina Langley de lui servir de chaperon... Mais une jeune fille ne peut en chaperonner une autre ! Qu'à cela ne tienne, Alina se fera passer pour sa propre mère, lady Langley ! Le marquis de Terverton, ambassadeur et cousin de Denise, les accompagne.

Et maintenant, allongée sur son lit, dans la vaste chambre de la villa où elle séjourne, dans cette ville éternelle qu'elle a tant rêvé de visiter, Alina sanglote; elle s'est éprise de lord Terverton. Mais lui la prend pour une femme fatale. Comment lui avouer sa véritable identité sans nuire à Denise ? Et quelle serait sa réaction s'il découvrait qu'elle a menti ?

NOTE DE L'AUTEUR

La première fois que j'ai visité Rome, j'ai été éblouie par la beauté de ses trésors et les vestiges de l'histoire que l'on découvre à chaque carrefour. C'est, de toute évidence, l'une des plus belles cités du monde, et chaque pierre semble témoigner d'une légende.

La villa Borghèse, que j'ai décrite dans le roman, et que l'on appelait autrefois palais, constitue l'un des joyaux de l'Europe. Elle vous coupe le souffle par la somptuosité de ses pièces et leur contenu. Elle fut construite par le cardinal Camille Borghèse en 1605, lorsqu'il accéda au trône papal sous le nom de Paul V. Les trésors y ont été accumulés au fil des ans par les générations successives.

En outre, le visiteur est toujours impressionné en apprenant que la célèbre collection de sculptures anciennes, à laquelle ont été ajoutés les chefs-d'œuvre du Bernin, pour constituer un total de cinq cent vingt-trois pièces, a été offerte par Camille Borghèse, le mari de la belle Pauline Bonaparte, à son beau-frère Napoléon, en 1807, et transportée à Paris.

Ce comportement est typique des conquérants depuis l'aube des temps. Toutefois, par bonheur, la plupart de ces objets ont finalement été renvoyés à Rome, où nous pouvons toujours les admirer.

La merveilleuse statue de Pauline Borghèse, qui fut la seconde épouse du prince Camille Borghèse, est le chef-d'œuvre d'Antonio Canova (1757-1822). Elle se trouve actuellement dans l'une des salles de la villa; elle a été sculptée en 1805. Elle représente Pauline à demi nue, accoudée sur un divan, et tenant dans sa main gauche la pomme de la victoire, gagnée — comme Vénus — pour sa beauté.

Dans ce roman, j'évoque la magie de la fontaine de Trévi et la gloire du Colisée. Mais il suffit d'arriver à Rome et de visiter quelques sites qui vous émeuvent et excitent votre imagination pour découvrir qu'il en existe encore des centaines d'autres à admirer.

Rome est connue sous le nom de «Ville éternelle», et tant que ses trésors y demeureront, elle conservera toujours une place dans le cœur des amoureux de la beauté.

Alina Langley parcourut la pièce du regard, en se demandant désespérément s'il restait encore quelque objet à vendre. Tout ce qui avait une certaine valeur était déjà parti. Les halos plus clairs sur les murs, là où les miroirs avaient été accrochés, et la niche vide à l'endroit où le beau secrétaire avait été encastré lui donnaient envie de pleurer.

— Que puis-je faire? s'écria-t-elle. Mon Dieu! que dois-je faire ?

Il semblait incroyable que tout se fût déroulé si vite. Le sentiment de sécurité et de bonheur qui l'enveloppait avait disparu; maintenant, le ciel lui tombait sur la tête.

Lorsqu'un an auparavant, son père avait fait une chute de cheval au cours d'une partie de chasse et s'était brisé la colonne vertébrale, sa mère avait cru que le monde s'écroulait. En effet, ils avaient été très heureux ensemble. Sans être riches, ils possédaient assez d'argent pour profiter de leurs chevaux et des quelques arpents de terre qui entouraient leur propriété.

Ensuite, la mort de sir Oswald avait révélé qu'il avait accumulé les dettes. Toutefois, ce n'était pas le résultat d'une vie tumultueuse. Il n'avait pas payé ses impôts et devait une somme considérable à son charbon et aux artisans qui avaient effectué les travaux de réparation de la maison. En outre, les actions des sociétés dans lesquelles il avait investi son argent et celui de sa femme avaient vu leur valeur s'effondrer. Mais c'est à peine si lady Langley s'en était aperçue, car, sans son mari, elle n'avait pas envie de continuer à vivre, et elle le savait.

Impuissante, Alina avait vu sa mère dépérir peu à peu, et c'était un spectacle insupportable. En effet, celle-ci était encore très belle et avait toujours ressemblé à une jeune fille.

Puisqu'elle ne désirait plus vivre, lady Langley se laissa mourir, tout simplement, afin de rejoindre son mari. C'est à ce moment-là qu'Alina comprit qu'elle était seule au monde, et, plus terrible encore, complètement démunie. La maison lui appartenait car elle était fille unique; mais comment pourrait-elle l'entretenir? Tous les objets de valeur avaient été vendus pour rembourser les dettes de ses parents. Elle avait dû se séparer d'autres pièces qu'elle adorait pour payer les

médicaments de sa mère et lui procurer une alimentation plus riche. Cela en pure perte, car lady Langley ne s'était jamais remise, et n'avait jamais eu l'intention de guérir.

Alina se dirigea vers la fenêtre pour observer le jardin. Les jonquilles formaient un ruban doré sous les arbres. Les fleurs des amandiers étaient sur le point d'éclore, l'herbe des pelouses verdoyait, le soleil brillait. La jeune fille ouvrit la croisée.

Elle entendit le chant des oiseaux et le bourdonnement des abeilles butinant les fleurs. C'étaient des sons familiers qui, à leurs façons, venaient lui manifester leur compassion, lui dire qu'ils aimeraient pouvoir l'aider.

— Que puis-je faire ? demanda-t-elle aux passereaux qui l'observaient d'un buisson commençant à montrer les feuilles vertes du printemps.

C'est alors qu'à sa grande surprise, elle entendit au loin un bruit de roues qui se rapprochait. Qui cela pouvait-il être ? Les seules personnes qui lui avaient rendu visite après les funérailles de sa mère étaient des gens du village, et ils s'étaient déplacés à pied. C'était peut-être le médecin, un ami de toujours. Mais non, il venait de partir pour de courtes vacances.

Lentement, car elle était presque contrariée d'être dérangée dans sa solitude, Alina quitta le salon pour se diriger vers l'entrée. La femme qui faisait le ménage le matin était déjà partie, et Alina ouvrit la porte elle-même.

Une très belle voiture était arrêtée à l'extérieur. Le visage qui apparut derrière la vitre lui arracha un cri de stupéfaction.

— Denise ! Est-ce bien toi ?

Elle dévala les marches en courant et, lorsque la silhouette élégamment vêtue descendit de voiture, elle lui jeta les bras autour du cou.

— Denise, c'est merveilleux de te voir ! s'exclama-t-elle. Je croyais que tu m'avais complètement oubliée.

— Non ! bien sûr que non, mais je suis venue te demander de m'aider.

— Moi ? T'aider ?

Alina ne parvenait pas à imaginer que Denise Sedgewick pût avoir besoin d'elle. Lady Langley, sa mère, était une cousine éloignée des Sedgewick, et elle avait été très dévouée à la mère de Denise avant le décès de celle-ci, morte en couches. Alina et Denise avaient à peu près le même âge, la première n'ayant que quelques mois de plus que la seconde. Il fut donc décidé qu'elles prendraient leurs leçons ensemble. Le lundi, Alina se rendait à cheval à la grande maison, qui n'était qu'à cinq kilomètres à travers champs, et y restait toute la semaine. Le vendredi, elle rentrait chez elle pour retrouver ses parents.

Pour lady Langley, c'était un excellent arrangement. Le père de Denise était fortuné et pouvait s'offrir les meilleures gouvernantes. Il avait aussi engagé plusieurs précepteurs pour plusieurs matières qu'il souhaitait que sa fille apprît.

Alina adorait les études et était heureuse d'être avec Denise. Sa cousine était charmante ; en fait, toutes deux étaient extraordinairement belles. Denise était peut-être la plus remarquable, avec ses traits réguliers et ses cheveux dorés parcourus de reflets roux. Ses yeux avaient la lumière verte d'un torrent dans les bois.

Alina ne fut donc pas surprise lorsque, juste avant son dix-huitième anniversaire, Denise se rendit à Londres pour être présentée à la Cour par sa grand-mère. Elle y connut un succès exceptionnel. En fait, elle fit si bien sensation qu'Alina perdit tout contact avec elle.

Au début, les deux jeunes filles correspondaient régulièrement. Mais bientôt, Alina se rendit compte qu'elle envoyait trois lettres contre une note brève de sa cousine. Elle pensa alors qu'elle s'imposait peut-être, et n'écrivit plus qu'occasionnellement. Dernièrement, elle avait carrément interrompu sa correspondance.

Maintenant, Denise disait :

— Ma chérie, il faut me pardonner de ne pas être venue te voir plus tôt. Je n'étais pas chez moi, ni chez ma grand-mère; je séjournais dans toutes sortes de demeures passionnantes pour des fêtes que je meurs d'envie de te raconter.

— Tu es ravissante !

Alina contemplait le manteau de voyage très élégant de Denise, et son chapeau garni de plumes. Elle remarqua également la qualité de ses gants, de ses chaussures et de son sac à main — en fait, de tout ce qu'elle portait.

Elles entrèrent dans le salon, et Denise poussa un cri de surprise :

— Que s'est-il passé? Qu'as-tu fait? Où sont tous les miroirs et les tableaux ?

— J'ai beaucoup de choses à te raconter, répondit calmement Alina. (Denise garda le silence, attendant la suite, et sa cousine et amie poursuivit:) Après la mort de papa, nous avons constaté que nous n'avions plus rien.

— J'ai été si bouleversée par son accident, murmura Denise, compatissante. Mais je m'étais toujours imaginé que vous viviez à l'aise.

— C'est ce que nous pensions nous aussi, mais il y avait de très nombreuses et lourdes dettes, et les investissements de papa n'ont rapporté aucun dividende.

Denise joignit les mains.

— Oh! ma chérie, c'est terrible! Et moi qui ignorais tout! Naturellement, j'aurais proposé de t'aider.

Alina retint son souffle.

— Je ne crois pas que tu saches que maman est décédée depuis trois semaines.

Denise poussa un petit cri horrifié et étreignit Alina.

— Je l'ignorais. Oh! Alina, je suis tellement désolée ! Je sais combien tu l'aimais, et moi aussi, je l'aimais beaucoup...

— Tout le monde aimait maman. Mais elle ne pouvait continuer à vivre sans papa.

Denise s'assit sur un sofa qui avait bien besoin d'être réparé.

— Tu dois tout me raconter, déclara-t-elle. Je ne me doutais pas qu'un tel malheur t'avait frappée. Lorsque j'ai décidé de m'adresser à toi, je m'attendais, naturellement, à trouver ta mère ici, et la maison aussi belle que dans mon souvenir.

— Nous avons dû liquider tout ce qui était négociable, affirma Alina d'une petite voix. (Après un silence, elle ajouta :) Nous y reviendrons plus tard. Je veux que tu me parles de toi et de tes succès, et bien sûr, je veux savoir pourquoi tu es venue me demander mon aide.

Elle vit, à l'expression de son amie, que la situation était grave.

Au bout d'un moment, Denise s'exclama:

— Oh! Alina, j'ai été si bête! Tu n'arriveras pas à croire que j'aie pu être aussi stupide!

Alina s'assit à côté d'elle.

— Dis-moi tout!

— C'est pour cela que je suis venue. J'étais sûre que je pouvais compter sur toi.

Alina prit la main de Denise dans les siennes.

— Commence par le début.

— Eh bien, comme tu le sais, j'ai eu du succès à Londres. J'ai vraiment eu beaucoup de succès, Alina, et il serait malhonnête de ma part de le nier.

— Comment aurait-il pu en être autrement? Tu es si charmante, et tu possèdes toutes ces belles toilettes dont tu m'as parlé dans tes lettres.

— Ma grand-mère était très généreuse et, bien sûr, papa était prêt à m'offrir tout ce que je désirais. (Denise sourit, avant d'ajouter :) J'étais vraiment l'attraction de tous les bals auxquels j'assistais.

— Comment aurait-il pu en être autrement?

— Il n'y a pas que l'aspect physique qui compte à Londres. Il y a beaucoup de jolies femmes qui fascinent le prince de Galles, sans parler des élégants jeunes hommes qui fréquentent Marlborough House.

— Je suis sûre qu'aucune d'elles ne pouvait être aussi jolie que toi !

— Toutes croient qu'elles sont beaucoup plus belles que moi, et les hommes qui les courtisent ne s'intéressent pas aux débutantes. (Alina resta silencieuse, se demandant ce qui n'allait pas.) Cependant, j'ai eu des douzaines de propositions, et finalement, Alina, je suis tombée amoureuse !

— C'est passionnant! Qui est-ce? Es-tu heureuse ?

Denise poussa un profond soupir.

— Il est très beau: c'est le comte de Wescott, et papa était ravi à l'idée que je l'épouse.

— Allez-vous vous marier ?

— C'est bien là l'ennui.

— Je ne comprends pas...

— Je ne sais comment j'ai pu être aussi idiote ! Henry était amoureux de moi, et même très amoureux, et il m'a demandé ma main. (Alina écoutait, les yeux écarquillés. Elle n'en croyait pas ses oreilles.) Je ne sais pas ce qui m'a pris. Sans doute est-ce parce qu'Henry était convaincu que je dirais oui... Il n'était pas question d'un refus, bien sûr, et pourtant, j'ai menti.

— Tu veux dire que tu l'as éconduit?

— Non, mais j'ai prétendu qu'il fallait attendre un peu afin que nous soyons tout à fait certains de nous aimer vraiment.

— Et il a refusé ?

— Non! Mais, Alina, j'ai été si stupide! Juste pour le rendre plus amoureux de moi et un peu jaloux, j'ai flirté avec plusieurs autres hommes, et finalement, je suis allée trop loin.

— Que s'est-il passé ?

— Henry m'a envoyé une lettre affirmant qu'il était évident que je faisais peu de cas de lui, et il a quitté l'Angleterre !

Alina nota une pointe de désespoir dans la voix de Denise.

— Il a quitté l'Angleterre? demanda-t-elle. Mais où est-il allé ?

— A Rome, chez sa grand-mère. Et je suis terrifiée, oui, terrifiée à l'idée de l'avoir perdu pour toujours.

— Je suis sûre que si tu lui écris...

— Je ne ferai pas cela ! J'ai décidé d'aller le rejoindre à Rome. Je sais que lorsqu'il me reverra, tout s'arrangera. Je pourrai lui dire que je l'aime plus que tout au monde, et nous nous marierons.

Alina réfléchit un moment avant de répondre :

— Cela semble en effet une solution raisonnable.

— Mais ce ne sera pas facile. Et c'est l'objet de ma visite.

— Que puis-je faire pour toi?

— Eh bien, papa a accepté de me laisser partir pour Rome, et il se trouve que mon cousin, lord Teverton, que tu ne connais pas, doit s'y rendre en mission spéciale au nom du Premier ministre. Je peux voyager avec lui, mais naturellement il me faut un chaperon.

Alina hocha la tête.

Elle comprenait parfaitement qu'il était impossible pour une jeune fille de voyager à l'étranger sans chaperon.

— C'est pour cela que je suis venue te voir, reprit Denise. J'essayais de me rappeler le nom de cette gouvernante que nous avons eue pendant une brève période, lorsque miss Smithson était malade. C'était une femme mariée, et une personne charmante.

— Une gouvernante ? répéta Alina. Mais sûrement...

— Je sais que tu penses exactement comme papa: je devrais emmener quelqu'un de ma famille. Une tante, ou une vieille cousine. (Elle leva les bras au ciel.) Tu imagines ce que ce serait? Elles ne pourraient pas s'empêcher de jouer les coquines et diraient : « Maintenant, mes enfants, vous devez souhaiter rester seuls », ce qui me ferait rougir de honte. Ou alors, elles joueraient au chaperon très strict, et ne me permettraient jamais de rester en tête à tête avec Henry.

Alina se mit à rire, connaissant quelques-unes des parentes de Denise qui se comporteraient exactement ainsi, c'était sûr!

— J'ai étudié toute une liste de personnes, reprit Denise, et chacune semblait pire que la précédente. Je dois être très prudente avec Henry, car je l'ai déjà contrarié une fois. (Elle étouffa un sanglot et poursuivit:) Sa lettre m'a causé un tel choc! Je sais qu'il a considéré mon attitude comme un affront, et je dois me faire pardonner, soupira-t-elle. Mais je ne vais pas me traîner à ses pieds, ce serait très mauvais pour son orgueil. Il est déjà assez autoritaire comme ça! ajouta-t-elle avec une petite lueur dans les yeux.

Alina s'esclaffa.

— Je comprends, mais Mrs Wilson — c'est le nom de la gouvernante que tu me demandais — travaille pour l'ambassadeur de France. Elle apprend l'anglais à ses enfants. Actuellement, elle est avec eux en France.

— Oh, non ! C'était la seule personne susceptible, à mon avis de faire preuve de tact, et qui aurait été acceptée par mon père.

— Je suis sûre que tu peux trouver quelqu'un d'autre. Voyons...

— Je n'arrive pas à imaginer qui...

Soudain, Denise poussa un cri perçant qui fit sursauter Alina.

— Voilà ! J'ai trouvé la solution ! s'exclama Denise. C'est très simple. C'est toi qui viendras avec moi !

— Moi ? Mais, ma chérie, je ne suis pas une femme mariée, et deux jeunes filles ne peuvent pas se chaperonner l'une l'autre.

— Je le sais bien! répliqua Denise d'un ton acerbe. Ce que je pense, et c'est vraiment très astucieux à mon avis, c'est que tu devrais te faire passer pour ta mère.

— Pour... ma mère?

— Ta mère avait beaucoup de charme et paraissait très jeune, reprit Denise, comme si elle réfléchissait à haute voix. Après tout, tout le monde se rappelle qu'elle s'est mariée à dix-sept ans, donc elle ne devait pas avoir tout à fait trente-sept ans à sa mort.

— C'est vrai, mais...

— Il n'y a pas de mais, coupa Denise. J'annoncerai à papa, avant son départ cet après-midi pour une semaine aux courses à Doncaster, que lady Langley m'accompagnera à Rome. En fait, lorsque j'ai quitté la maison, il m'a dit: «Rappelle-moi au bon souvenir de lady Langley. Elle a toujours été une femme charmante, et je regrette que nous ne l'ayons pas vue plus souvent.» De toute évidence, il n'a pas entendu parler de son décès.

Alina regardait fixement son amie, comme si elle n'en croyait pas ses oreilles.

— C'est une idée merveilleuse, ma chérie, dit-elle au bout d'un moment, et tu sais que je serais ravie de t'accompagner à Rome, mais aucun être doué de raison ne pourrait me prendre pour maman... même si je porte ses vêtements.

— Pourquoi pas? insista Denise. On disait toujours que ta mère et toi ressembliez plutôt à deux sœurs. Si tu te coiffais d'une façon plus sophistiquée, avec un soupçon de poudre et de rouge à lèvres, comme les dames de Londres, je suis certaine que tu paraîtrais beaucoup plus âgée.

» Je me souviens de tous les commentaires flatteurs que tu recevais à Noël lorsque nous organisions des charades et une pièce de théâtre pour les invités de papa, poursuivit Denise comme Alina gardait le silence. J'étais jalouse, parce qu'ils affirmaient que tu étais bien meilleure actrice que moi.

» Te souviens-tu de la pièce sur la Restauration que nous avons montée à la Noël de l'année précédant mon départ pour Londres? demanda-t-elle en portant une main à son front, comme si elle réfléchissait. Tu y jouais deux rôles: l'un était celui d'une femme très sophistiquée et spirituelle, qui était censée avoir la quarantaine.

— Jouer sur une scène est une chose, rétorqua Alina, mais si je le faisais dans la vie, je suis certaine que personne ne s'y tromperait.

Denise eut un geste d'impatience.

— Qui devrait-on tromper? demanda-t-elle. Papa sera déjà parti aux courses. Mon cousin, lord Teverton, ne t'a jamais rencontrée; pas plus que ma femme de chambre ou le courrier qui nous escortera. A notre arrivée à Rome, tout ce que je te demande, c'est de me laisser voir Henry seule, et je suis sûre que tu pourras te distraire

en visitant le Colisée et tous ces lieux dont nous lisions l'histoire avec miss Smithson.

Soudain, les yeux d'Alina se mirent à briller. Elle avait désiré par-

dessus tout voir ces endroits merveilleux ! Elle y pensait même la nuit, dans la solitude de sa chambre. Elle croyait les admirer réellement, et ce n'était pas seulement le souvenir de ses lectures qui lui revenait. Puis elle songea qu'elle devait faire preuve de fermeté.

— Ma chère Denise, dit-elle enfin, tu sais que je ferais n'importe quoi pour t'aider — tout ce qui est en mon pouvoir — mais pas une mauvaise action qui pourrait te causer des ennuis, d'une façon ou d'une autre.

— Dans ce cas, c'est très simple. Tu viens avec moi à Rome en tant que chaperon, et tu t'assures qu'Henry Wescott me pardonne et que nous pouvons officiellement nous fiancer.

C'est trop beau pour être vrai, se dit Alina. Alors, d'une voix effrayée, elle demanda :

— Es-tu bien sûre que je ne vais pas tout gâcher ?

— Tout gâcher ? Et pourquoi donc ? Nous ne rencontrerons personne qui ait connu ta mère, et tu dois admettre qu'elle paraissait vraiment très jeune.

— Oui... Tout le monde le disait, reconnut Alina.

— Donc, tout ce qu'il te reste à faire, c'est de te vieillir un peu. Dieu du ciel ! Si tu ne peux pas jouer le rôle d'une dame qui serait un bon chaperon pour moi, de quoi es-tu donc capable ?

Alina se mit à rire.

— Ne sois pas ridicule ! Ma chérie, en dépit de mes craintes, j'ai réellement envie de t'aider et, pour être honnête, je serais ravie d'aller à Rome, voilà ce qui m'incite à te dire «oui».

— C'est fantastique ! s'écria Denise. Nous partons dans trois jours.

— Trois jours ?

— Ce sera amplement suffisant pour choisir les toilettes de ta mère que tu vas porter, et je te fournirai tout le reste. (Elle posa sa main sur celle d'Alina, en disant :) J'ai tellement honte de n'avoir pas compris auparavant à quel point tu étais démunie. J'aurais pu t'envoyer toutes sortes de vêtements, mais j'étais trop égoïste pour y penser.

— Tu n'as pas à te faire de reproches. Qu'en aurais-je fait à Little Benbury ?

— Tu les aurais portés. La robe que tu as sur toi est une horreur !

— Je l'ai depuis des années, et elle est plutôt usée, reconnut Alina.

— Jette-la. Jette toutes tes affaires. Je t'assure que je trouverai dans les fourrures et les bijoux qui ont appartenu à ma mère le genre de choses que tu es censée porter. (Comme Alina la regardait d'un air interrogateur, elle poursuivit :) Bon ! Nous allons tout organiser avec soin. Tu ne vas pas te présenter comme lady Langley élevée à la campagne et démunie, qui me chaperonnerait parce que papa la payerait pour cela.

» Naturellement, je te paierai moi-même. Je possède une vraie

fortune ! ajouta Denise avec enthousiasme. Mais tu devras avoir l'air d'une dame riche et à la mode, sinon tu n'impressionneras personne.

— Qui devrons-nous impressionner ?

— D'abord, je veux en imposer à Henry. Je ne souhaite nullement qu'il pense que je lui cours après. Je dois arriver à Rome pour une raison qui n'a rien à voir avec lui, par exemple, pour accompagner une amie de ma famille, lady Langley, qui vient de perdre son mari et se sent très seule.

— Tu en fais tout un drame, protesta Alina.

— C'est un drame. Et j'écirai ton rôle, exactement comme tu avais l'habitude d'écire le mien dans le passé. Maintenant, c'est mon tour.

Alina éclata de rire.

— Oh ! Denise, tu es incorrigible ! Je t'assure que c'est une grave erreur. Il doit y avoir beaucoup de femmes plus aptes que moi à t'accompagner à Rome. Suppose que je commette une gaffe et que je gâche tout ?

— Je ne t'ai jamais vue échouer en quoi que ce soit. Tu es bien plus maligne que moi. Mes gouvernantes, mes préceptrices, tous ceux qui nous ont donné des leçons le disaient : « Allons, miss Denise, essayez d'être aussi intelligente que votre cousine, qui, après tout, est plus jeune que vous ! »

Denise imitait la voix d'un professeur. Alina l'enlaça et l'embrassa.

— Oh ! Denise, c'est si merveilleux d'être avec toi à nouveau ! Tu m'as tellement manqué... Quand je pense que nous avons l'habitude de nous moquer de tout !

— Nous allons recommencer tout au long du chemin qui nous mènera à Rome. Sinon, je n'ai plus qu'à m'asseoir ici pour pleurer. Arrange-toi pour que je continue à rire et à briller, afin qu'en me voyant, Henry se rende compte de l'erreur qu'il a commise en me quittant.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il s'est comporté ainsi ! Tu es si ravissante...

— C'est de ma faute, et si je le perds, Alina, cela me brisera le cœur. Je ne pourrai plus jamais aimer un homme de cette façon, déclara-t-elle d'une voix changée. (Puis prenant la main de sa cousine, elle la supplia.) Aide-moi, s'il te plaît, aide-moi ! Je sais que mon bonheur est en jeu. Si je perds Henry, rien ne sera plus jamais comme avant !

Denise avait des sanglots dans la voix et Alina en fut émue. Elle comprit alors qu'elle était prête à tout, quelle que soit la difficulté de l'entreprise, si cela pouvait rendre le sourire à Denise.

— Je viendrai, dit-elle, mais tu devras me dire exactement comment je devrai me comporter. N'oublie pas que je ne suis jamais allée à Londres, et que je n'ai jamais vu les femmes élégantes et

sophistiquées que je suis censée incarner.

— Elles se ressemblent toutes. Elles se comportent comme si le monde avait été créé pour elles et sont persuadées que chaque homme à qui elles dédient un sourire tombe sur la chance de sa vie. Et elles s'attendent ni plus ni moins à les voir éprouver la même chose que s'ils venaient de gagner un million de livres aux courses.

— Peux-tu m'imaginer me comportant ainsi? pouffa Alina.

— Bien sûr! C'est exactement ce que tu dois faire. Tu es très noble, très sûre de toi, et très riche !

— J'ai intérêt à être une bonne actrice pour les convaincre !

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue? Je ne puis supporter l'idée que tu aies vendu tous les objets de valeur qui meublaient cette pièce.

— Je me demandais justement avant ton arrivée ce que je pourrais bien négocier encore, ou comment je pourrais travailler pour gagner un peu d'argent.

— Maintenant, la question est réglée. Je t'engage. Ton prix sera le mien. Je t'aime tant, Alina ! s'écria-t-elle en l'enlaçant. Nous allons passer des jours merveilleux ensemble. Lorsque je serai mariée, je te trouverai un mari aussi riche qu'Henry !

— Pour le moment, je me contenterai de visiter le Colisée et Saint-Pierre de Rome.

— D'après ce qu'on m'a dit, la ville regorge de trésors fantastiques. Alors, si tu as l'intention de faire du tourisme, tu pourras t'y consacrer du matin au soir.

— C'est tout ce que je veux, et je ne risquerai pas de vous déranger.

Après une pause, Denise demanda, en sanglotant presque :

— Oh, Alina! Crois-tu... que le comte m'ait déjà oubliée? Et s'il avait trouvé une Italienne plus belle que moi ?

— Je ne pense pas que ce soit possible, et si c'était le cas, cela signifierait qu'il n'était pas réellement amoureux de toi. Tu sais, nous disions toujours, quand nous étions adolescentes, que nous voulions découvrir l'amour vrai, c'est-à-dire notre moitié.

— C'est vrai. Te souviens-tu quand miss Smith-son affirmait que les anciens Grecs croyaient qu'après avoir créé l'homme et estimé qu'il lui fallait une compagne, Dieu l'avait coupé en deux et avait donné à sa partie la plus douce, la plus sensible et la plus tendre, le nom de femme ?

— Oui, je la revois disant cela. « Ce que nous cherchons, ajoutait-elle, c'est notre moitié. »

— C'est exactement ce qu'Henry représente pour moi. Je sais que c'est lui !

— Comment as-tu pu te montrer si méchante avec lui? Il a dû être très malheureux pour s'éloigner de toi si soudainement.

— Ne m'en parle pas! J'ai été idiot. Je le regrette tellement ! Je voulais juste le rendre un peu jaloux, afin qu'il soit encore plus épris de moi. Mais... je suis allée trop loin!

Alina passa son bras autour des épaules de son amie.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, dit-elle. Je suis sûre qu'il te reviendra, et je prierai pour qu'il soit aussi malheureux sans toi que tu l'es sans lui.

— Je me souviens de tes prières. Tu disais toujours qu'elles étaient exaucées à tous les coups!

— C'est à cela que je pense en ce moment. Lorsque je prie pour obtenir une solution à mes problèmes, je demande même aux oiseaux du jardin de m'aider!

— Et moi aussi, je suis à ta disposition, prête à t'aider, répliqua Denise. Maintenant, établissons nos plans.

Elle était tellement déterminée à emmener sa cousine à Rome qu'elle étudia soigneusement tous les détails de l'aventure.

D'abord, puisque son père partait le jour même, elle estima qu'il serait possible qu'Alina l'accompagnât à Sedgewick House.

Ensuite, les jeunes filles songèrent que les domestiques reconnaîtraient Alina, ce qui pourrait se révéler dangereux.

— Je viendrai te prendre ici mercredi matin, décida Denise, et nous irons ensemble à la gare. Lorsque nous arriverons à Londres, lord Teverton nous attendra dans sa maison de Belgrave Square.

— Je ne sais rien de son caractère. Et s'il avait des soupçons ?

— Tu ne dois pas te faire de souci pour lui. Il est très en colère parce que je l'accompagne à Rome, et je doute qu'il se donne la peine de nous adresser la parole.

— Pourquoi pas ? demanda Alina, surprise.

— C'est un prétentieux qui ne s'intéresse qu'à sa petite personne. Il a un énorme succès à Londres, et est intime avec le prince de Galles. (Elle baissa la voix, comme si elle avait peur d'être entendue.) Il a aussi des affaires avec les dames de la haute société, et je me suis laissé dire que, lorsqu'il quitte une maîtresse, elle pleure toutes les larmes de son corps !

— Il les quitte? demanda Alina qui ne comprenait pas.

— Tu vois ce que je veux dire, reprit Denise. (Elle s'aperçut alors que sa cousine restait perplexe et expliqua:) Il a ce qu'on appelle des affaires de cœur, et étant donné qu'il est très séduisant, et aussi très riche, les femmes lui courent après comme s'il était la poule aux œufs d'or!

— Je ne te crois pas ! s'esclaffa Alina.

— Mais c'est vrai ! s'exclama Denise. Il se donne de grands airs et se comporte comme si tout le monde lui était inférieur.

— Quelle horreur !

— Je le déteste depuis des années. Il me traite toujours comme une bécasse !

— C'est incroyable !

— Mais pourtant vrai, et c'est uniquement parce qu'il adore monter les chevaux de mon père qu'il vient séjourner chez nous. Et, bien sûr, ils se rencontrent sur les champs de courses. (Elle émit un petit rire avant d'ajouter :) J'ai remarqué son expression lorsque papa lui a demandé de m'emmener à Rome.

— Il n'était pas content ?

— Il était horrifié ! Je l'ai vu imaginer une douzaine d'excuses différentes pour refuser. Finalement, à contrecœur, il a accepté la responsabilité de me prendre avec lui, à condition que j'aie un chaperon.

Alina était indignée car elle n'arrivait pas à comprendre qu'on puisse se montrer inamical envers une jeune fille aussi jolie et aussi douce que Denise. Puis elle se souvint que son père lui avait dit un jour que les jeunes Londoniens pensaient que les débutantes étaient mortellement ennuyeuses. Par conséquent, plus tôt elles étaient mariées à un prétendant convenable, mieux cela valait.

— Pourquoi ton cousin ne s'est-il jamais marié ? demanda-t-elle. Quel âge a-t-il ?

— Environ trente ans. De toutes façons, il ne peut guère épouser l'une des femmes avec qui il a des liaisons car elles sont généralement déjà mariées.

Alina écarquilla les yeux.

— Leur mari n'est sûrement pas d'accord !

— Il n'est pas au courant. Tu serais stupéfaite si tu savais comment les dames se comportent à Londres. Le prince de Galles se lie toujours à des femmes mariées qui sont belles, spirituelles et très sophistiquées. Mon cousin, Marcus Tever-ton, se comporte de même.

— Eh bien, je trouve cela affreux ! déclara fermement Alina. Je ne peux imaginer papa se comportant ainsi, et, s'il l'avait fait, cela aurait brisé le cœur de maman.

— Ton père et ta mère étaient bien différents du reste du monde ! répondit Denise. Qui aurait pu croire qu'elle allait mourir ! Elle semblait si jeune, si heureuse !

— Elle l'était avant de perdre papa, reprit doucement Alina, mais la flamme s'est éteinte, et elle n'a pas supporté de se retrouver seule dans l'obscurité.

Sa voix s'était brisée. Elle avait encore du mal à évoquer sa mère sans avoir les larmes aux yeux.

— Ma pauvre Alina ! s'écria Denise. Je suis sûre qu'elle doit beaucoup te manquer. Ce voyage à Rome te fera énormément de bien, et je suis certaine que c'est ce que ta mère t'aurait conseillé.

— Maman serait peut-être choquée à l'idée de m'entendre mentir et de me voir participer à ce jeu de dupes, risqua Alina.

— Si tu veux mon avis, je crois qu'elle aurait considéré cela comme une excellente farce. Tu n'ignores pas qu'elle se moquait toujours des vieilles barbes du comté qui nous critiquaient à longueur de temps.

»Te souviens-tu de la fois où ils ont prétendu que nous sautions des haies trop hautes pour nous, et que nous nous comportions comme de jeunes voyous? poursuivit Denise en remarquant qu'Alina se détendait. Ta mère a répliqué qu'il était excellent pour une femme d'être bonne cavalière et de ne pas avoir peur des sauts d'obstacles.

Alina hocha la tête.

— C'est ce que nous allons faire maintenant, poursuivit Denise, nous allons franchir des obstacles et tu oublieras tous tes problèmes. Tu visiteras Rome et tu admireras toutes les belles choses à voir là-bas.

— Penses-tu vraiment que j'en sois capable? s'écria Alina. Je le désire si fort, et ce sera une fabuleuse aventure !

— J'en suis sûre, et grâce à toi la fin en sera très heureuse lorsque j'épouserai Henry, et il ne me quittera plus jamais.

— Oh ! ma chérie, je te souhaite de trouver le bonheur.

Denise revint le lendemain après-midi. Alina, stupéfaite, observa le cocher et le valet de pied qui déchargeaient plusieurs malles. Ensuite, ils les transportèrent dans sa chambre, et aussitôt Denise entreprit de les déballer.

— Je t'ai apporté les affaires de maman, déclara-t-elle. Son chiffre est brodé ou gravé partout, et je suis sûre qu'elles sont plus luxueuses que les tiennes.

Alina n'en doutait pas et avait déjà vu les initiales «A.L.» sur les malles. Denise ne lui laissa pas le temps de poser la question.

— Tu te souviens que maman s'appelait Alice, n'est-ce pas ? fit-elle.

— Je l'avais oublié ! s'exclama Alina.

— J'ai soudain pensé aux bagages en retournant chez moi, reprit allègrement Denise. Dès que j'ai informé papa que lady Langley me chaperonnait — et il en a été ravi — je suis montée au grenier. Toutes les affaires de maman y étaient — et voilà ce que j'ai trouvé !

Elle ouvrit les malles l'une après l'autre.

D'abord, elle en extirpa une cape en velours noir garni d'hermine. Alina émit un murmure d'admiration. Ensuite, Denise exhiba un manteau de velours bleu garni de zibeline.

— C'est merveilleux ! s'exclama Alina.

— Attends ! répondit Denise.

Elle brandit ensuite une étole bordée de queues de zibeline. Alina savait que la plupart des femmes à la mode portaient ce genre de fourrure si elles en avaient les moyens. Il y avait également une kyrielle d'ombrelles très élégantes.

Ensuite, Denise ouvrit un grand carton à chapeau.

— J'ai pensé que les autres tenues de maman étaient trop démodées pour que tu les portes, à l'exception de quelques robes de soirée. Mais les chapeaux n'ont pas beaucoup changé depuis son décès, en fait, ils sont seulement plus sophistiqués.

Elle déballa plusieurs chapeaux garnis de plumes et de rubans. Alina se rendit compte qu'ils la vieilliraient un peu. Elle pouvait aussi prendre les ornements d'un chapeau pour en rendre un autre encore plus spectaculaire.

— Tu sais comme tout est surchargé de nos jours, expliquait Denise; je suis sûre que nous pouvons ajouter des dentelles et des ruches aux tenues de soirée, pour les rendre plus modernes.

La tournure, qui avait été très proéminente du vivant de la mère de Denise, était graduellement devenue un élément de la jupe. Mais pour les femmes plus âgées, les robes du soir, avec leurs traînes, n'avaient presque pas changé.

— Je suis sûre que nous pourrons trouver à Rome une couturière capable de les rafraîchir, déclara Denise. En attendant, je t'ai apporté tout ce qui n'a pas l'air de sortir de ma garde-robe de débutante. J'ai toujours pensé que cette robe-là ne me convenait pas parce qu'elle était trop sombre, expliquait-elle en dépliant ses effets. J'ai acheté celle-ci sous un mauvais éclairage, je pense qu'elle t'ira très bien, tandis que sur moi, c'est une horreur.

Les étoffes foncées aux couleurs chaudes mettaient assurément en relief les cheveux blonds d'Alina et son teint très blanc.

Denise tira enfin une petite boîte de la dernière malle avec un air de triomphe, et s'écria :

— Regarde ce que j'ai encore trouvé au grenier !

Elle ouvrit le coffret et Alina vit qu'il contenait de la poudre de riz, des fards et un petit tube de rouge à lèvres.

— Comment ta mère pouvait-elle avoir cela? demanda-t-elle.

— Je me suis posé la même question. Puis je me suis souvenue qu'une de nos cousines, très élégante et très sophistiquée, avait séjourné chez nous. Je ne devais pas être très grande à l'époque, mais je me rappelle qu'elle se moquait de maman, si démodée, disait-elle.

» Après son départ, un petit colis arriva : c'était un cadeau de sa part. «Que crois-tu que Gwen m'ait envoyé?» demanda maman à mon père. «Je n'en ai aucune idée», rétorqua-t-il. Elle ouvrit la boîte et lui montra ce qu'elle contenait, poursuivit Denise.

— Et qu'en pensa ton père? interrogea Alina.

— Je me souviens qu'il hurla, furieux: «Je ne permettrai pas que ma femme ressemble à une actrice ! » Ma mère se moqua de lui. « Si nous allons à Londres, tu auras honte de moi parce que j'aurai l'air d'une provinciale, lui reprocha-t-elle. — C'est ainsi que je t'aime, répondit papa, en la prenant dans ses bras.» Elle ne s'en est jamais servie, mais maintenant, cela te sera très utile.

— Moi non plus, je n'ai pas envie de ressembler à une actrice ! protesta Alina.

— Gwen a envoyé ce cadeau à maman il y a dix ans, rétorqua Denise. Depuis, les choses ont changé. Toutes les femmes élégantes de Londres se mettent un peu de poudre, un soupçon de fard, et leurs lèvres sont toujours d'un rouge très séduisant.

Alina éclata de rire.

— Eh bien, je ne séduirai personne, mais si tu veux que je ressemble à mon rôle, je suppose que je dois accepter les accessoires.

— Je compte sur toi, confirma Denise.

Elle ne s'attarda pas et s'en alla rapidement, laissant son amie ranger tous les vêtements qu'elle avait apportés dans les malles.

Alina y ajouta quelques toilettes très seyantes ayant appartenu à lady Langley. Celle-ci avait toujours eu une mise élégante, même si elle ne pouvait consacrer beaucoup d'argent à sa garde-robe. Alina laissa donc sans remords ses propres hardes dans la penderie.

Elle découvrit une très belle robe de voyage en satin bleu foncé qui avait appartenu à sa mère. Par bonheur, elle était assortie à l'un des manteaux que Denise avait apportés, qui était presque de la même nuance de bleu. Pour tout ornement, il portait un peu de fourrure, ce qui en faisait une tenue de voyage idéale.

Il y avait également un chapeau qu'Alina trouva charmant. Elle ajouta de petites plumes et un nœud en velours sur la calotte.

Au milieu des ombrelles se trouvait un sac à main. En le sortant de sa boîte, Denise avait annoncé :

— J'ai peur qu'il n'y en ait qu'un! Papa a donné presque tous les objets de maman à ses relations, après son décès. Elles réclamaient toutes des sacs à main, car elles savaient que ceux de maman provenaient d'une boutique très chère de Bond Street.

— Je serai ravie d'avoir celui-ci, avait répondu Alina. Si je devais porter un des miens, on comprendrait tout de suite que je ne suis pas celle que je prétends être.

Il y avait de nombreuses paires de gants en chevreau et en daim, ainsi que des bas de soie comme Alina n'avait jamais rêvé d'en posséder.

Les malles contenaient également des chemises de nuit et des négligés, sans compter les jupons garnis de dentelle faite à la main.

En regardant tous ces effets, Alina adressa une prière silencieuse au ciel, en guise de remerciement. Elle possédait enfin les merveilleuses toilettes qu'elle avait toujours désirées.

Lorsqu'elle eut fini de les emballer, il était déjà très tard. Elle se coucha et se laissa glisser dans un sommeil paisible.

Le lendemain matin, Mrs Banks arriva très tôt du village pour préparer son petit déjeuner. Elle fut surprise en voyant les bagages.

— Vous nous quittez, miss ? s'enquit-elle.

— Je vais en visite chez des amis, répondit Alina, mais j'espère, Mrs Banks, que vous viendrez vous occuper de la maison. Je m'arrangerai pour que le pasteur vous paie chaque semaine.

La veille, Denise était déjà au bas de l'escalier lorsque Alina lui avait dit, sur un ton plutôt embarrassé :

— Je regrette de te le demander, Denise, mais pourrais-tu me donner juste quelques livres pour la femme de ménage ? Sinon, la maison sera dans un triste état à mon retour.

Denise s'était arrêtée sur la dernière marche en poussant un cri d'horreur.

— Quelle idiote je suis ! Comment ai-je pu oublier ! s'était-elle exclamée en guise d'excuse. Naturellement, j'ai apporté un peu d'argent, et rappelle-toi qu'il y en aura chaque fois que tu en auras besoin.

— Je suis confuse de te demander cela alors que tu m'as déjà offert tant de choses ! avait murmuré Alina.

— Rien de ce que je t'ai offert ne m'a coûté un sou ! avait répliqué Denise honnêtement. Voici la somme que je t'avais préparée.

Elle avait tiré une enveloppe de son sac pour la mettre dans la main d'Alina. Ensuite, elle s'était empressée de rejoindre sa voiture et de s'en aller.

En ouvrant l'enveloppe, Alina y avait trouvé vingt-cinq livres. Pendant un moment, elle avait pensé qu'il était impossible d'accepter une telle somme de la part de sa cousine. Elle lui en rendrait une partie le lendemain. Ensuite, elle s'était rappelé qu'elle devait de l'argent aux commerçants du village.

Dès qu'elle fut prête, elle se rendit chez le pasteur et lui remit dix livres.

— Je ne sais pas encore combien de temps durera mon absence, déclara-t-elle, mais je vous serais obligée de payer Mrs Banks chaque semaine, et s'il y a des dégâts sur le toit, ce qui se produit souvent, pourrez-vous demander à Barker d'effectuer les réparations nécessaires ?

— Bien sûr, répondit le pasteur. Je suis si content que vous preniez des vacances. Je me suis fait beaucoup de souci à votre sujet.

— Je serai avec ma cousine Denise Sedgewick. Vous vous en souvenez peut-être, j'ai pris des leçons avec elle pendant de nombreuses années.

— C'est la meilleure chose qui pouvait vous arriver, reprit le pasteur, et ne vous inquiétez pas pour votre maison, ni pour rien d'autre ici. Je me charge de tout. (Il hésita avant d'ajouter :) Vous avez été très courageuse. Je sais que vous avez traversé une période difficile. J'ai souvent prié pour que Dieu vous vienne en aide, et Il a exaucé mes prières.

— J'en suis certaine. S'il vous plaît, continuez à prier pour moi.

— Je n'y manquerai pas, répondit le pasteur en souriant.

Ensuite, Alina paya l'épicier, le boulanger et le boucher. En fait, elle avait oublié le montant de ses dettes. Elle s'acquitta également d'une facture pour des vitres cassées, qui avaient été remplacées par

un artisan du village.

En rentrant chez elle, elle constata qu'il ne lui restait que trois livres.

Je dois essayer de les faire durer, se dit-elle. Je ne peux continuer à importuner Denise avec mes problèmes d'argent alors qu'elle s'est déjà montrée si gentille et si généreuse.

La voiture arriva le lendemain matin peu après huit heures. Lorsqu'elle plaça enfin le chapeau nouvellement orné sur sa tête, Alina se regarda dans le miroir, surprise. Il était vraiment très seyant. Elle s'était coiffée selon un modèle trouvé dans une revue féminine prêtée par l'épouse du pasteur. Maintenant, elle ressemblait exactement à ce que Denise souhaitait. Quiconque en la voyant pour la première fois supposerait qu'elle était beaucoup plus âgée qu'elle ne l'était réellement.

Tandis que Denise descendait de voiture et entrait dans la maison, Alina attendit le verdict. Denise jeta un coup d'œil à sa cousine et poussa une exclamation de satisfaction.

— C'est merveilleux ! Tu es absolument formidable, parfaitement conforme, l'image du chaperon idéal !

Alina n'avait pas utilisé les fards car elle craignait d'en abuser. Cependant, dès qu'elles furent en route pour la gare, Denise insista pour que sa cousine se poudre le nez. Elle lui fit également mettre un peu de rouge à lèvres.

— Voilà, c'est ainsi que je veux que tu sois à partir de maintenant, affirma-t-elle.

Alina se contempla dans le petit miroir de son sac à main et demanda nerveusement :

— Tu... tu ne crois pas qu'il y a un peu trop de rouge ?

— Trop peu ! trancha Denise. Et avant d'arriver à Londres, je te remettrai une touche de fard à joues.

Elle s'y employa dès qu'elles furent seules dans leur compartiment réservé. Lorsque Denise eut fini de maquiller son amie, elle demanda :

— Et les bijoux de maman ?

— Je porte les boucles d'oreilles, dit Alina rapidement; je pensais que ce serait suffisant.

— Tu te trompes, rétorqua Denise d'un ton dédaigneux.

Elle avait rangé les bijoux dans un écrin en crocodile, qu'elle avait recommandé à Alina de garder avec elle ainsi que son sac à main.

Elle chercha l'écrin et en tira deux rangs de perles qu'elle attacha autour du cou d'Alina. Il y avait une bague ornée d'un diamant pour son annulaire et une alliance. Et, comme si cela ne suffisait pas, Denise y ajouta un bracelet de perles et d'émeraudes, et une broche en forme de papillon.

— Est-il prudent de les exhiber ainsi pendant le voyage ? demanda Alina.

— Nous avons beaucoup de personnes pour nous protéger, répliqua Denise, y compris, bien sûr, l'intimidant marquis de Teverton!

Dans l'excitation des préparatifs du voyage, Alina l'avait oublié. Elle demanda :

— Sera-t-il avec nous ?

— Je le crains, mais il fera en sorte de voyager dans un autre compartiment du train qui nous emmènera à Douvres, et s'en tiendra à sa cabine sur le bateau.

» N'oublie pas, expliqua Denise, à sa cousine surprise, qu'il ne veut pas de nous, et bien que nous soyons obligées de séjourner dans la même maison que lui, je suis sûre que nous ne ferons que le croiser dans l'escalier.

Comme Alina lançait un regard interrogateur à sa cousine, celle-ci poursuivit :

— Je t'ai déjà expliqué que papa avait usé d'un stratagème pour l'inciter à m'emmener à Rome. Mon cousin est tombé dans le piège sans même s'en rendre compte.

— Quel piège ?

— Papa lui a demandé sur un ton désinvolte : « Je suppose que tu séjourneras à l'ambassade de Grande-Bretagne ? » A quoi mon cousin Marcus a répondu : « Oh, non ! L'un de mes amis m'a prêté une grande maison. S'il y a une chose qui m'ennuie, ce sont bien les dîners diplomatiques !

— Une maison ! s'est exclamé papa. Quelle chance ! Je déteste que ma fille aille à l'hôtel, sois aimable pour l'héberger, ainsi que son chaperon. » Tu aurais dû voir l'expression du visage de mon cousin Marcus ! s'exclama Denise avec un éclat de rire. Mais il ne pouvait rien dire et devait accepter que nous séjournions dans sa maison.

Alina avait envie de répondre qu'elle se sentirait très mal à l'aise dans une maison où elle n'était pas la bienvenue. Cependant, elle savait que Denise ne l'écouterait pas. Elle espéra donc que le marquis ne serait pas aussi féroce que sa cousine l'affirmait.

Pendant le reste du trajet vers la capitale, Denise ne parla plus que d'Henry Wescott. Un courrier les attendait au terminus de Londres pour s'occuper de leurs bagages. Il devait faire le voyage avec la femme de chambre de Denise dans un autre compartiment réservé. Alina constata que tout était très bien organisé.

Elles ne firent allusion à lord Teverton que pendant le trajet entre la gare et Belgrave Square, dans une élégante voiture à chevaux.

Le courrier, la femme de chambre de Denise et les bagages les suivirent dans un autre véhicule.

— Bon, n'oublie pas ! recommanda Denise. Lorsque tu rencontreras

mon cousin Marcus, sois très calme et surtout ne le laisse pas croire qu'il t'impressionne. Tu es toi-même une personnalité, et tu ne saurais concevoir que quiconque — qui que ce soit — te fût supérieur !

— Oh, Denise! tu adores compliquer les choses ! s'esclaffa Alina. Peux-tu vraiment imaginer que je me sentirais plus importante que lord Teverton, ou qu'un membre quelconque de la bonne société de Londres ?

— Tu vaux mieux que lui parce que tu es beaucoup plus sincère ! affirma Denise. Mais s'il essaye de nous snober, fais-lui sentir que toi aussi, tu as bien l'intention de l'ignorer !

Alina estimait que c'était impossible, mais il était inutile de l'avouer à sa cousine.

Elles arrivèrent à l'imposante demeure de Belgrave Square. En entrant, Alina remarqua le majordome et les valets de pied en service dans le hall. Le majordome leur fit la révérence et les guida vers ce qui était, de toute évidence, une bibliothèque. C'était une pièce de grand style, dont les murs étaient tapissés de livres.

Assis derrière un bureau Régence, à côté de la fenêtre, se tenait l'intimidant lord Teverton. Au premier coup d'œil, Alina pensa qu'il était beaucoup plus séduisant qu'elle ne l'avait imaginé.

Lorsqu'il se leva, et il parut le faire presque à contrecœur, elle comprit les sentiments de Denise à son égard.

— Nous voici, cousin Marcus! lança celle-ci sur un ton enthousiaste, comme si la situation n'avait rien d'embarrassant. Permettez-moi de vous présenter lady Langley, qui a l'amabilité de m'accompagner à Rome.

Lord Teverton tendit la main à Denise, et se tourna vers Alina. Elle crut percevoir une pointe de surprise dans ses yeux, puis il s'écria :

— Comment allez-vous, lady Langley? Je ne crois pas que nous ayons eu l'occasion de nous rencontrer auparavant.

— C'est peu probable, répliqua Alina en essayant d'adopter un ton dominateur, étant donné que je réside à la campagne.

Ils se serrèrent brièvement la main et lord Teverton ajouta d'une voix traînante :

— Je pense que nous devrions partir immédiatement à la gare; je me suis arrangé pour que nous ayons un panier-repas dans le train. Mon chef l'a préparé pour nous.

— Voilà une bonne nouvelle! remarqua Denise. Papa a toujours dit que vous aviez le meilleur chef de Londres.

— Je fais le nécessaire pour qu'il en soit ainsi, répliqua lord Teverton sur le même ton arrogant. Bon! en route.

Il leur ouvrit la porte de la bibliothèque. Alina constata, amusée, qu'un valet portait son chapeau, un autre son manteau de voyage, un troisième ses gants, et un quatrième sa canne. Le majordome les

reconduisit jusqu'à la voiture. C'est alors qu'Alina s'aperçut que lord Teverton ne montait pas avec elles, mais qu'il était seul dans un attelage derrière le leur. Un autre véhicule, destiné à son valet et à ses bagages, était rangé près de celui qui transportait la femme de chambre de Denise. Elle n'aurait jamais imaginé que l'on pût se déplacer à si grands frais, et cela lui donna envie de rire. Toutefois, elle réussit à se retenir jusqu'à ce que l'on ferme les portières et que les chevaux commencent à trotter.

— On dirait un convoi funèbre ! confia-t-elle à Denise.

Toutes deux rirent de bon cœur.

— Je savais que tu trouverais cela très drôle, déclara Denise, tu vois à quel point cousin Marcus est furieux de devoir nous escorter à Rome...

— Je pense que toute l'affaire est ridicule ! Était-il nécessaire de prendre quatre voitures pour six personnes ?

Elles s'esclaffèrent encore mais Denise reprit :

— Nous devons être sérieuses ! Je suis sûre que cousin Marcus suppose que c'est ainsi que nous nous comportons entre nous.

— J'espère seulement qu'il ne nous verra pas !

— Je serais étonnée que cela l'intéresse. J'ai appris qu'il avait une aventure avec la charmante comtesse de Gray, qui est indéniablement l'une des plus célèbres beautés de Londres.

— Je crois que j'ai vu sa photo dans une revue féminine.

— Ça ne m'étonne pas ! Elle est brune, très exotique et collectionne les amoureux !

— Si lord Teverton en fait partie, pourquoi la quitte-t-il pour se rendre à Rome ?

— Oh ! papa pourrait sûrement te donner la réponse à cette question. Il va souvent en mission spéciale pour le comte de Granville, qui est le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.

Alina sembla étonnée.

— Cela présage sûrement des aventures passionnantes !

— J'en doute. Je suppose qu'il ne fait pas autre chose que s'entretenir en privé avec un roi, ou le pape, ou quelqu'un comme ça. Ensuite, lorsqu'il rapporte une réponse favorable, il reçoit une nouvelle décoration pour sa cape de soirée. Il en est déjà pratiquement couvert !

Cela paraissait si drôle qu'elles se remirent à rire.

Le cortège arriva à la gare. Puisque Sa Seigneurie avait fait le trajet seule, Alina ne fut pas surprise de découvrir qu'ils avaient des compartiments séparés dans le train pour Douvres. Ils furent escortés par le chef de gare, resplendissant dans son uniforme et coiffé d'une casquette ornée d'un galon doré. D'un salut, il les invita à monter dans leurs compartiments réservés.

La porte de celui de Denise et Alina fut verrouillée afin que personne ne pût les déranger. Le courrier fit déposer un grand panier sur l'un des sièges vides, avant de se retirer.

Lord Teverton ne vint pas vérifier si elles étaient bien installées, ni demander s'il pouvait faire quelque chose pour elles. Il disparut dans le compartiment qui lui était destiné. Alina pensa que c'était vraiment impoli de sa part. Elle comprit que sa cousine avait raison de dire que Sa Seigneurie n'appréciait pas la compagnie des deux jeunes femmes qui lui avaient été imposées.

— Maintenant, nous pouvons nous amuser, dit Denise, et tu peux ôter ton chapeau. Ce train est un express, donc personne ne te verra avant notre arrivée à Douvres.

Alina fit ce que son amie lui suggérait.

Ensuite, ouvrant le panier, Denise se rendit compte qu'elles étaient littéralement comblées. Alina avait grand faim. Elle n'avait pris qu'un petit déjeuner frugal et s'était contentée de se faire cuire un œuf pour le dîner de la veille. Le panier contenait tout ce qu'un gourmet pouvait désirer. Il y avait un délicieux pâté, des pinces de homard, du poulet froid, une salade avec de la sauce hollandaise. Et encore un pudding au chocolat et à la crème, si riche qu'il eût été impossible de se resservir, même avec la meilleure volonté du monde.

Il y avait également du café soigneusement emballé dans une caisse remplie de foin pour le maintenir au chaud.

— Si nous devons manger autant tous les jours, dit Alina tandis qu'elles terminaient leur repas, je ne pourrai plus entrer dans aucun de mes vêtements, car, comme tu t'en souviens certainement, maman était très mince.

— Et toi, tu es trop maigre, rétorqua Denise, je suis sûre que tu faisais des économies sur la nourriture.

— Je ne faisais pas d'économies, répliqua Alina, seulement je n'avais pas les moyens d'acheter des produits chers.

Denise posa sa main sur celle d'Alina.

— Tout cela est fini, maintenant, ma chérie, dit-elle. Je vais m'occuper de toi à l'avenir, et tu ne seras plus jamais affamée — ni seule.

Dans le compartiment voisin, lord Teverton mangea très peu, mais but plusieurs coupes de champagne. Il était resté avec la comtesse de Gray jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Par conséquent, il s'était levé de mauvaise humeur, après avoir été réveillé par son valet de chambre.

D'abord, il ne désirait aucunement se rendre à Rome. Néanmoins, lorsque le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères l'avait supplié d'accepter cette mission, il n'avait pu le lui refuser.

— Teverton, vous savez que vous avez beaucoup plus de succès auprès du roi et de ses conseillers qu'aucun de nos diplomates.

— Et l'ambassadeur? avait demandé lord Teverton.

— Je n'ai pas besoin de vous dire ce que je pense de l'ambassadeur. Alors, pour l'amour du ciel, cessez de tergiverser et rendez-moi service. Je ne me serais pas adressé à vous si ce n'était urgent.

— Très bien! avait soupiré lord Teverton. Mais c'est la dernière fois que vous me demandez de quitter Londres juste au moment où je prends du bon temps.

— Elle est très séduisante, mais votre absence ne sera pas longue...

— J'y veillerai! avait répliqué lord Teverton.

Il avait été encore plus furieux lorsqu'il s'était vu obligé, par pure politesse, d'accepter la proposition du père de Denise. Non seulement il devait escorter sa cousine à Rome, mais aussi l'accueillir sous son toit dans cette ville. Il avait demandé :

— Pourquoi veut-elle aller à Rome? Après tout, il paraît que votre fille a beaucoup de succès à Londres.

— Un immense succès ! avait reconnu l'honorable Rupert Sedgewick. Mais elle s'est mis en tête d'aller à Rome, et j'ai du mal à le lui refuser.

Refuser: c'est ce que lord Teverton eût voulu, mais cela lui avait été impossible, cette fois encore.

Et voilà, pensa-t-il, je suis enchaîné à une débutante ennuyeuse, qui va passer son temps à jacasser sans la moindre logique, et à un chaperon qui sera certainement une femme d'âge mûr habituée à trouver toutes les excuses possibles et imaginables pour me manifester sa sympathie.

Cela se produisait chaque fois avec des femmes qui lui faisaient maints compliments à cause de sa prestance et de sa fortune. Néanmoins, il s'enorgueillissait d'être un personnage aussi important.

Il savait parfaitement que le comte de Granville n'était pas le seul ministre à rechercher ses conseils et son assistance lorsque les circonstances l'exigeaient.

Il pensait souvent que s'il eût été pauvre, il se fût engagé dans les services secrets, car ce métier l'intriguait et l'amusait. Actuellement, il était de plus en plus demandé par les membres du gouvernement, qui avaient constaté maintes fois son habileté avec les étrangers. Il dépassait, dans ces missions, la plupart des fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères payés pour cela.

Tandis que le train prenait de la vitesse, et que le marquis savourait sa troisième coupe de champagne, il se dit que lady Langley était pour le moins un personnage surprenant. En effet, il ne s'était pas du tout attendu à voir une personne aussi exceptionnellement

charmante. En fait, son type de beauté n'était en rien comparable à celui des femmes qu'il avait rencontrées jusqu'ici. Il ne parvenait pas à s'expliquer cette différence mais en était conscient. Sans doute était-il quelque peu surnaturel, ce qui ne manquait pas de piquant.

Il était habitué aux regards des femmes aux lèvres boudeuses et aux expressions engageantes qui exprimaient, sans passer par les mots, ce qu'elles désiraient. Mais un étrange pressentiment lui disait que lady Langley était différente.

Ensuite, il estima qu'il n'était pas le moins du monde intéressé par ses deux invitées indésirables et que moins il les verrait, mieux cela vaudrait. En fait, maintenant qu'il y songeait, il n'avait aucune raison de les voir. Il avait des affaires à régler à Rome, qui ne les regardaient en rien. En outre, il était certain que leurs relations dans la capitale italienne n'auraient pas de contact avec les siennes.

La perspective du voyage à Rome évoquait pour lui la beauté de la princesse Cecilia Borghèse. La dernière fois qu'il l'avait vue, il avait remarqué qu'elle le trouvait séduisant, et lui-même la trouvait très belle.

C'était l'épouse du prince Borghèse en titre. Si sa mémoire ne lui faisait pas défaut, le prince était constamment appelé loin de Rome par des affaires qui ne concernaient pas sa femme.

Un léger sourire se dessina sur les lèvres dures de lord Teverton. Pour se distraire de la mission que lui avait confiée le comte de Granville, il n'aurait qu'à rendre visite au palais Borghèse. Il y serait assurément le bienvenu.

Le train roulait à toute vapeur, et lord Teverton se mit à dodeliner de la tête. Il n'avait dormi que trois heures la nuit précédente. Ainsi que cela se produisait fréquemment lorsqu'il quittait un lit douillet dans une aube glaciale, il se demanda si les plaisirs qu'il avait connus avec la charmante comtesse de Gray en valaient la peine.

C'est ce conflit entre ses impulsions et ses désirs profonds qui, invariablement, mettait fin à ses affaires de cœur plus tôt que prévu. Pour être honnête, il devait reconnaître que, quel que soit le charme des femmes qu'il fréquentait, elles se ressemblaient toutes.

Qu'est-ce que je veux? se demanda lord Teverton. Qu'est-ce que je cherche?

C'est une question qu'il ne se posait que trop souvent, à l'aurore. Lorsque le jour se levait, r invariablement, il lui semblait, bien que ce fût ridicule, qu'il était blasé voire cynique. En homme intelligent, il essaya de se moquer de lui-même.

Cynique à trente ans ! Dans ce cas, comment serai-je à quarante ? songea-t-il.

Il ne voulait pas connaître la réponse. Tout ce qu'il souhaitait, c'était sentir que sa vie était bien , remplie et qu'il n'avait plus rien à

désirer, rien qu'il ne pût obtenir. Mais, une fois de plus, il conclut que son esprit, comme toujours terriblement critique, se poserait encore les mêmes questions après une nouvelle nuit de passion. Néanmoins, les mêmes questions continuaient à le tarauder.

Qu'est-ce que je cherche ? Où vais-je ? Quel est mon but ? se répétait-il.

Sa conscience lui soufflait qu'il avait reçu trop de cadeaux et trop tôt. Il eût voulu interrompre cette autocritique comme on ferme un robinet. Mais il continuait à s'interroger. Alors, tandis que le train semblait rouler toujours plus vite, il comprit, bien que la chose parût extraordinaire même à ses propres yeux, qu'il n'essaierait pas de revoir la comtesse de Gray à son retour à Londres.

Lorsqu'ils arrivèrent à Calais, lord Teverton se sentit contrarié en constatant qu'il devrait partager son compartiment privé, rattaché au train de Rome, avec sa cousine et le chaperon de celle-ci. Il avait traversé la Manche en toute quiétude, assis dans sa cabine personnelle, en lisant le *Times* et le *Moming Post*. L'idée du trajet jusqu'à Rome ne l'avait pas effleuré avant le débarquement.

Le marquis accomplissait de nombreuses missions diplomatiques et était un homme très riche. Par conséquent, il se déplaçait toujours de la même manière et aussi confortablement que la reine Victoria. Il avait une voiture spécialement rattachée au train. Elle était constituée d'un salon confortablement meublé d'un sofa et de trois fauteuils, et de deux chambres à coucher.

Lorsque son valet de chambre l'accompagnait, on dressait un lit dans l'espace prévu pour les bagages. Pour ce voyage-ci, son domestique et la femme de chambre de Denise devaient occuper un compartiment ordinaire, réservé pour eux dans un autre wagon.

Ce qui le contraria, lorsqu'il monta à bord du train, fut de se rappeler que l'une des deux chambres était plus grande que l'autre. Naturellement, c'est la première qu'il occupait généralement. Pour ce voyage, un second lit y avait été dressé afin que Denise et son chaperon pussent la partager.

Il monta donc dans son compartiment privé en pensant que les femmes étaient une intarissable source d'ennuis. En particulier lorsqu'il leur était allié par la naissance. Cependant, il n'y pouvait rien. Il enleva son costume de voyage pour passer une tenue plus confortable.

Alina et Denise étaient en extase devant la somptuosité du salon.

— Je n'ai jamais rien vu de tel auparavant, déclara Denise, mais papa m'a raconté comment la reine se déplaçait, et il avait lui-même un wagon comme celui-ci lorsqu'il allait à Vienne avec maman.

— C'est merveilleux! s'exclama Alina. J'adore les fauteuils confortables et le sofa. Alors, même si nous risquons d'attraper des crampes dans nos couchettes, ce sera très amusant d'être ensemble.

— Naturellement ! Mais nous devons surveiller nos paroles en

présence de cousin Marcus.

Elles ôtèrent leurs chapeaux et leurs manteaux.

— Changeons-nous, proposa Alina. Nous portons les mêmes vêtements depuis ce matin, et cette robe est plutôt serrée.

— Elle te va très bien. Mais tu as raison. Te souviens-tu de la malle dans laquelle se trouve la tenue que tu veux mettre ?

C'était une question difficile. Alina mit un certain temps à trouver une robe simple et légère, qu'elle estimait convenable pour un dîner en train.

Denise choisit pour elle-même une des robes blanches achetées à Londres.

Après s'être coiffées, les deux jeunes filles se rendirent au salon. Lord Teverton était assis dans un fauteuil et lisait les journaux. Il leva les yeux à leur entrée et fit mine de se lever.

— Nous ne voulons pas vous déranger, cousin Marcus, dit Denise rapidement. Si vous êtes occupé, nous pouvons attendre dans notre chambre jusqu'à ce que le dîner soit servi.

— Il sera prêt d'un instant à l'autre, répliqua lord Teverton, asseyez-vous donc, car le train va bientôt prendre de la vitesse.

Il parlait d'une voix traînante, comme s'il devait faire un effort pour s'adresser à Denise, laquelle fit une grimace à Alina derrière le dos de son cousin. Elles s'étaient à peine assises que Stevens, le valet de lord Teverton, et un serveur, apportèrent le repas. Les domestiques retourneraient dans leur compartiment lorsque le train s'arrêterait à la prochaine gare. Ainsi qu'Alina s'y attendait, lord Teverton avait fait apporter le dîner de Londres. Il était aussi délicieux que le déjeuner que les jeunes filles avaient pris sur le chemin de Douvres, à cette différence qu'il était arrosé de champagne. Lord Teverton prit même un petit verre de cognac après le café. Les trois convives parlèrent très peu au début.

— Je suis impatiente de voir Rome, confia Alina à Denise. J'ai lu l'histoire de la ville mais je n'aurais jamais pensé que je verrais de mes yeux les trésors qui y sont décrits !

— Vous avez lu l'histoire de Rome ? demanda lord Teverton avant que Denise n'ait eu le temps de répondre.

— Dans de très nombreux ouvrages, répondit Alina.

A vrai dire, c'était l'une des villes favorites de son père. Il lui avait parlé du Forum et de tous les édifices qui avaient servi de décor à la formation du grand Empire romain.

— Je suis surpris, ponctua lord Teverton.

Alina le regarda.

— Que je m'intéresse particulièrement à Rome, ou que je lise des livres sérieux ? interrogea-t-elle, sur la défensive.

Un petit sourire moqueur se dessina sur les lèvres du marquis,

tandis qu'il répondait :

— Les deux.

— C'est injuste! Si j'étais un homme, vous trouveriez naturel que je me passionne pour l'histoire de Rome et la manière stupéfiante dont son empire s'est développé, jusqu'en Angleterre. (Elle fit un grand geste avant de poursuivre:) Mais parce que je suis une femme, vous supposez que je ne lis que des revues féminines et, à l'occasion, un roman.

Lord Teverton s'esclaffa, et c'était un signe de gaieté authentique.

— Je suis désolé! Je regrette, croyez-moi, affirma-t-il. Mais la plupart des femmes que je connais lisent des revues, comme vous dites, et ne trouvent guère le temps de consulter d'autres ouvrages.

— J'espère que vous serez plus généreux envers les personnes de mon sexe à l'avenir, car je vous assure que je ne suis pas la seule femme qui s'intéresse à l'histoire. Toutefois, il est possible que vous n'en rencontriez pas dans les milieux que vous fréquentez.

— Touché ! remarqua lord Teverton, les yeux étincelants.

Denise écoutait, enchantée. Alina se comportait exactement comme elle le désirait. C'était une bonne chose que son cousin si poseur fût défié par une femme qui ne se mettait pas à genoux devant lui, comme elles le faisaient toutes.

Lord Teverton insista pour mettre Alina à l'épreuve, afin de vérifier qu'elle avait réellement lu l'histoire de Rome. Il parla d'abord de la basilique Saint-Pierre à propos de laquelle, comme il le constata, elle avait beaucoup de connaissances.

— Mon opinion est que la décision de Constantin le Grand, le premier empereur chrétien, de construire la première basilique Saint-Pierre à l'endroit même où saint Pierre a été enterré, après avoir été martyrisé sous le règne de Néron, constitue un récit fabuleux.

Denise, qui les observait, remarqua que son cousin Marcus levait les sourcils comme s'il était surpris, et temporairement réduit au silence.

Alina continuait, suivant le cours de ses pensées.

— Ce que je désire vraiment voir plus que tout à Rome, c'est la fontaine de Trévi.

— C'est bien là une remarque de femme, observa lord Teverton. Je n'ai jamais rencontré une femme qui ne souhaitait pas faire un vœu devant cette fontaine.

— Comment doit-on procéder? demanda Denise.

— La fontaine a été construite par Nicolo Salvi en 1762, expliqua lord Teverton. Elle est très belle et réputée pour porter chance. Quiconque jette deux pièces dans le bassin en lui tournant le dos a droit à deux vœux.

— C'est passionnant! s'exclama Denise.

— Le premier est que vous reviendrez à Rome, reprit Alina, le second est un souhait personnel qui, à moins que les conteurs ne soient des menteurs, est toujours exaucé.

Denise joignit les mains.

— Alors, c'est le premier endroit que je visiterai !

— Je n'en doute pas, répondit Alina.

Elle savait exactement ce que sa cousine souhaiterait. En regardant Denise, elle devina qu'elle pensait de tout son cœur à Henry Wescott.

— A mon avis, vous donnez à Denise de faux espoirs, déclara lord Teverton d'une voix traînante. Après tout, je ne puis croire que toutes les personnes qui émettent des vœux à la fontaine de Trévi ont autant de chance.

Alina leva les bras au ciel.

— Vous n'avez pas le droit de détruire nos illusions, dit-elle. Vous êtes déjà allé à Rome, mais, pour Denise et pour moi, c'est une aventure, et nous voulons croire à tout, profiter de tout, et être très, très reconnaissantes à Dieu de nous avoir permis d'y aller.

Elle semblait si sincère que lord Teverton resta muet, une fois de plus. Il ne pouvait s'empêcher de penser que lady Langley était très différente de ce à quoi il s'était attendu. Elle n'avait rien de commun avec les innombrables femmes qu'il avait connues à Londres, et l'enthousiasme qu'exprimait sa voix était touchant. Il était convaincu que, puisqu'elle avait vécu à la campagne, elle était restée pure. Tout ce qu'elle verrait l'enchanterait, il n'en doutait pas. En même temps, il était véritablement confondu par sa beauté. Il l'avait jugée charmante la première fois qu'il l'avait vue. Maintenant, nu-tête, elle paraissait plus jeune et encore plus belle. Il se demanda quel âge elle pouvait avoir et regretta de ne pouvoir se permettre cette question. En outre, elle avait eu un mari, et assurément un mari très généreux...

Denise constata que son cousin regardait le collier qu'elle avait attaché autour du cou gracile d'Alina, lorsque son amie avait changé de robe. Il n'était pas très long, sinon il eût été déplacé pour un voyage en train. Mais les diamants étaient blanc-bleu, assortis aux boucles d'oreilles et à la broche en forme de papillon sur sa poitrine. Denise sourit à l'idée que son cousin Marcus tombait dans le piège, exactement comme elle l'avait souhaité. Elle songea qu'elle avait été décidément très maligne.

Une fois lancée dans une conversation sur l'histoire, Alina avait du mal à s'arrêter. Elle avait été au désespoir à la mort de son père, qui l'avait toujours traitée comme si elle avait son âge. Ils avaient eu ensemble des débats intellectuels sur des sujets aussi nombreux que différents. L'histoire était leur thème favori, mais sa mère n'avait jamais participé à leurs joutes oratoires.

Lady Langley était très heureuse d'écouter les deux êtres qu'elle

aimait le plus au monde. Elle avait l'habitude de leur dire, à la fin des débats, qu'elle les trouvait l'un et l'autre merveilleusement intelligents. Elle avait déclaré un jour à son mari :

— Nous devrions être plus prudents, sinon Alina risque de devenir pédante, et tu sais que les hommes ont peur des femmes trop spirituelles.

— Si une femme est spirituelle, avait rétorqué son mari, elle ne permettra jamais à un homme de se sentir inférieur à elle, si stupide soit-il !

Alina et sa mère avaient ri de bon cœur.

Mais après la mort de son père, la jeune fille avait songé, désespérée, qu'elle n'aurait plus jamais l'occasion d'apprécier les connaissances paternelles.

Maintenant, elle avait la joie de parler avec lord Teverton. En effet, ce n'était pas uniquement pour suivre les instructions de Denise qu'elle essayait de lui tenir tête et de l'impressionner.

Cependant la journée avait été longue, et lorsque Denise bâilla, Alina comprit qu'il était temps d'aller se coucher.

— A quelle heure arriverons-nous à Rome? demanda-t-elle à lord Teverton.

— Tard dans l'après-midi, répondit-il, vous n'aurez pas besoin de vous presser pour le petit déjeuner, même si Stevens doit le préparer aux environs de neuf heures.

— De toute façon, ne nous attendez pas, dit Denise.

— Je n'en ai nullement l'intention, répliqua lord Teverton.

Il avait repris le ton traînant qu'elle détestait tant. Lorsqu'elles entrèrent dans leur chambre, Denise chuchota :

— Tu as été très bien ! Mais tu as vu comment il me traite? Comme si j'étais encore au berceau!

— Je suis d'accord avec toi, quelle arrogance! reconnut Alina.

— Mais tu lui as tenu tête! s'exclama Denise en jubilant, et il était manifestement surpris de te découvrir si informée.

Puis toutes deux se déshabillèrent et se couchèrent.

Lorsque lord Teverton passa dans sa propre chambre, il entendit les deux amies rire et s'esclaffer de bon cœur et pensa que c'était un bruit très agréable. Il était habitué à la compagnie de femmes convaincues que leur rire était un tintement de clochettes, alors qu'en fait, c'était invariablement un coassement forcé. En revanche, les deux femmes qui occupaient la chambre contiguë avaient des voix de collégiennes.

Il est évident, par certains côtés, que lady Langley vient de la campagne, se dit-il. En même temps, bien qu'elle n'en soit pas consciente, elle ferait sensation à Londres !

Il avait remarqué la grâce de sa démarche. Il savait qu'avec sa beauté si particulière, le prince de Galles la jugerait ravissante. Ensuite il songea qu'il serait dommage de détruire cette beauté. Elle ressemblait à un brin de muguet. Ce serait une erreur de vouloir la transformer en une orchidée, car cette fleur, en dépit de son exotisme, n'avait aucun parfum.

Au diable ! Voilà que je deviens poète ! songea-t-il. Plus tôt je serai à Rome et contacterai la princesse, mieux cela vaudra !

Une fois au lit, il ne put trouver le sommeil. Il écoutait les jeunes filles qu'il entendait encore, malgré le ferraillement du train. Il ne savait pas ce qu'elles se disaient. Néanmoins, la mélodie de leurs voix juvéniles était reconnaissable. Il resta longtemps éveillé.

Le lendemain, Alina fut émue par ce qu'elle voyait à travers la vitre. Elle ne fit aucun effort pour parler avec lord Teverton après le petit déjeuner, ce qui le surprit.

Il était habitué à ce que les femmes, même avant qu'il ne manifeste un quelconque intérêt à leur égard, le couvrent de leurs regards pleins d'espoir. Ensuite, elles faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour capter son attention.

Au contraire, Alina s'était contentée de s'installer dans un fauteuil confortable près de la fenêtre, et restait absorbée dans la contemplation du paysage. De temps à autre, elle faisait remarquer à Denise :

— Oh ! regarde ces paysans qui travaillent dans les champs. Ou : Quelle villa exquise ! Je suis sûre qu'elle est occupée par un aristocrate dont les ancêtres la possèdent depuis des siècles.

Lord Teverton, occupé à lire les journaux qu'il devait parcourir avant d'arriver à Rome, ne pouvait s'empêcher d'écouter. Ils avaient déjà franchi la frontière italienne et le paysage était tout différent. Alina s'extasiait devant les hautes flèches des églises, l'architecture des maisons et les villages pittoresques.

— Je vois, observa lord Teverton sur un ton légèrement moqueur lorsqu'elles se mirent à table pour le déjeuner, que vous avez l'intention d'être une ardente touriste lorsque nous serons à Rome.

— Mais bien sûr ! répliqua Alina. Je serais bien sotte de ne pas visiter tous les lieux que je pourrai pour les emmagasiner dans ma mémoire, au cas où je n'aurais plus l'occasion d'y revenir.

— Votre vœu de la fontaine de Trévi pourrait donc ne pas se réaliser ? ironisa lord Teverton comme s'il avait marqué un point.

— Si je ne reviens pas dans cette vie, je reviendrai dans une autre, répliqua Alina. En outre, j'étais sûrement romaine dans une vie antérieure.

Une fois de plus, lord Teverton ne put s'empêcher de défier sa croyance en la réincarnation. Ils se mirent à discuter féroce-ment. Puis

de façon inattendue, Alina insista pour aller s'asseoir près de la fenêtre.

— J'ai peur de perdre quelque chose d'essentiel dans le paysage, expliqua-t-elle.

Lord Teverton reprit ses journaux. Ce faisant, il s'efforçait en vain de se souvenir d'une occasion où une femme à qui il accordait toute son attention avait trouvé la campagne plus intéressante que sa propre personne.

Lady Langley est assurément une femme étrange, se dit-il cyniquement.

En arrivant à Rome, ils étaient tous trois fatigués. Comme le train avait pris du retard, il faisait nuit noire lorsqu'ils parvinrent à la maison obligeamment prêtée à lord Teverton. Elle était encore plus grande qu'Alina ne le pensait, et située près de l'escalier de la Piazza di Spagna.

Elle apprit peu après que le magnifique parc qui flanquait la demeure était aussi connu sous le nom de villa Borghèse. Elle avait étudié l'histoire de la belle princesse Pauline, sœur de Napoléon Bonaparte. Le souvenir de ses lectures lui revint, très vif. Elle était enthousiasmée par l'idée d'être installée à proximité du palais Borghèse, qui se trouvait juste au-dessous, sur les berges du Tibre.

— Je n'y entrerai probablement pas, mais je le verrai peut-être en passant, soupira-t-elle.

Denise, pour sa part, ne songeait qu'à Henry Wescott. Elle demanda mille et une fois à Alina comment elle pourrait entrer en contact avec lui.

— De toute façon, répétait-elle sans arrêt, il ne doit jamais se douter que je suis venue ici pour le voir.

— Sais-tu où il est descendu ?

— Bien sûr ! Il est chez sa grand-mère, la comtesse douairière qui vit à Rome parce que le climat lui convient mieux que celui d'Angleterre. (Elle sourit, avant d'ajouter :) Je crois aussi qu'elle déteste l'idée de voir son petit-fils à la place de son mari, même si elle ne cesse de répéter à Henry qu'il devrait se marier et fonder une famille.

— Et naturellement, c'est précisément ce qu'il devrait faire ! confirma Alina.

Finalement, elles décidèrent que Denise enverrait au comte un court message. Elle lui dirait qu'elle était venue à Rome pour accompagner lady Langley, et qu'il lui serait agréable de le revoir.

Il fallut un certain temps pour rédiger le billet. Toutefois, avant d'aller se coucher, elles le remirent à un domestique en lui demandant de le porter à la villa de la comtesse douairière le lendemain matin à la première heure. En embrassant Alina pour lui souhaiter une bonne nuit, Denise la supplia :

— Fais une prière, Alina ! Dis-moi que tu pries pour moi et que tout ira bien !

— Bien sûr, ma chérie, répondit son amie, et ne te tourmente pas. Nous irons à la fontaine de Trévi demain matin, et nous jetterons nos pièces dans le bassin en faisant le vœu qu'Henry et toi viviez heureux.

— Je suis convaincue que, quel que soit ton vœu à la fontaine, il se réalisera — malgré les prédictions de cousin Marcus ! déclara Denise.

— Il veut seulement se montrer cynique et délibérément contrariant.

— Je t'avais dit qu'il était odieux.

— Pas odieux, corrigea Alina. Je constate qu'il est intelligent, mais pour une raison que je n'arrive pas à saisir, je crois qu'il méprise les femmes.

— Qu'il les méprise ? Dieu du ciel ! Il est toujours en train de les courtiser ! J'ai entendu des mères parler de lui, et ma grand-mère, qui m'a présentée à la Cour, m'a déclaré qu'il était le don Juan de Londres et qu'elle espérait que je n'épouserais jamais un homme pareil.

— Ce serait malheureux, en effet, admit Alina, mais j'ai pris plaisir à bavarder avec lui.

— C'est un plaisir que tu n'éprouveras plus jamais. Il a bien précisé, lorsque papa a organisé notre séjour ici, qu'il ne pourrait pas nous accorder une minute de son temps.

Alina s'esclaffa.

— Je suis certaine que nous nous débrouillerons très bien sans lui à Rome. Dors, et continue à croire que nos vœux se réaliseront.

Peut-être était-ce une prophétie ! Le lendemain matin, juste après le petit déjeuner, le comte de Wescott se présenta. Lorsqu'il pénétra dans la salle à manger, Alina remarqua avec soulagement qu'il était extrêmement attirant. Anglais jusqu'au bout des ongles, il avait un visage franc et ouvert qu'elle apprécia aussitôt.

On l'annonça après qu'elles eurent quitté la salle à manger pour passer au salon. Elles établissaient leur programme de la journée. Lord Teverton, cela va sans dire, prenait son petit déjeuner seul et elles ne l'avaient pas encore vu. Tandis que le comte traversait la pièce, Alina était sûre que ses yeux exprimaient un sentiment d'amour.

— Comment est-il possible que vous soyez ici ? demanda-t-il à Denise. Je n'aurais jamais imaginé que vous viendriez à Rome !

Denise avait, à grand-peine, retenu une exclamation de plaisir lorsqu'on l'avait annoncé.

Maintenant, elle parvint à dire, sur un ton presque désinvolte :

— Oh ! lady Langley m'a demandé de l'accompagner, et j'ai jugé que l'occasion était trop belle. Je ne crois pas que vous connaissiez le comte de Wescott, dit-elle en se tournant vers Alina.

— Comment allez-vous ? demanda le comte poliment. Permettez-

moi de vous souhaiter la bienvenue à Rome — et je suis ravi que Denise soit ici.

— Merci, répondit Alina. Nous étions en train de dresser la liste de tout ce que nous désirons visiter. (Tout en parlant, elle se tourna vers Denise, et déclara :) Pardonnez-moi, ma chère, je dois remonter pour prendre ce livre dont je vous parlais. Il contient d'excellentes descriptions des endroits que nous souhaitons visiter, et il nous sera d'un grand secours pour déterminer notre programme.

— Voulez-vous que j'y aille à votre place ? proposa Denise.

— Il vaut mieux que j'y aille moi-même, répliqua Alina. Je ne sais plus exactement dans quelle malle je l'ai rangé, et j'ai des instructions à donner à la femme de chambre.

Elle sortit de la pièce sur ces mots, persuadée qu'elle avait fait preuve du plus grand tact. Dès qu'il eut refermé la porte derrière elle, Henry Wescott se retourna. Denise se tenait debout devant la cheminée; elle garda le silence en attendant qu'il soit près d'elle.

— Êtes-vous venue ici pour me torturer ? demanda-t-il enfin.

— Je... je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Vous m'avez fait perdre la tête ! Je suis parti parce que j'avais l'intention de ne plus jamais vous revoir.

— Comment avez-vous pu être aussi méchant ?

— Cela vous a-t-il paru méchant — ou étiez-vous satisfaite de me voir partir ?

— Bien sûr que non ! Je n'arrivais pas à croire que vous puissiez faire une chose aussi cruelle ! Me quitter sans raison, sans un mot !

— Il y avait une bonne raison en ce qui me concerne. Vous vous comportiez de façon abominable avec Charles Patterson, et à part le tuer en duel, je ne pouvais rien faire.

Il s'exprimait sur un ton agressif. Puis, soudain, Denise se sentit incapable de continuer à simuler.

— Ne pourrions-nous oublier Charles Patterson ? demanda-t-elle à voix basse. J'étais si heureuse avant... que vous ne vous mettiez dans une telle colère...

— Vraiment ?

— Je vous le jure.

Leurs yeux se croisèrent. Tous deux restèrent immobiles.

— Je vous aime ! affirma Henry. Vous le savez. Mais je veux que vous m'aimiez, vous aussi.

Denise essaya de répondre mais, pour une raison inconnue, les mots ne voulurent pas monter jusqu'à ses lèvres. Comme s'il devait absolument découvrir la vérité, Henry l'enlaça et l'attira contre lui. Les lèvres de la jeune fille attendaient les siennes, et quand il l'embrassa, il sut qu'il n'avait pas besoin de paroles ni d'explications.

Il l'étreignit jusqu'à ce que le monde semblât tourner

vertigineusement autour d'eux. Lorsqu'il releva la tête, Denise nicha son visage contre son cou.

— Oh ! Henry, fit-elle d'une petite voix brisée.

— Vous m'aimez ! dit-il sur un ton de triomphe. Vous m'aimez ! Maintenant, dites-moi que vous m'épouserez.

Denise l'avait si ardemment souhaité, et elle avait été si terriblement effrayée à l'idée que cela ne se produirait pas, qu'elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Très doucement, Henry la prit par le menton et leva le petit visage vers le sien. En voyant ses larmes et ses lèvres tremblantes, il l'observa un long moment. Puis il l'étreignit.

— Nous serons très heureux, affirma-t-il.

Et il posa de nouveau ses lèvres sur les siennes.

A l'étage, Alina finissait de déballer ses malles. Elle rangea ses nouveaux vêtements bien en ordre et alla se pencher à la fenêtre. Combien de temps Denise resterait-elle en bas ? Alina avait hâte de sortir pour découvrir Rome, la Ville éternelle.

Il y avait tant de merveilles à voir, tant de monuments à visiter, qu'elle avait l'impression de ne pouvoir supporter d'en perdre une miette. Le temps s'écoulait si lentement ! Elle commençait à se demander si elle ne serait pas obligée de passer le reste de la matinée enfermée dans sa chambre.

Soudain, la porte s'ouvrit à la volée et Denise entra en coup de vent. Elle enlaça Alina en s'écriant :

— C'est merveilleux ! Tout est arrangé ! Il m'aime, il m'aime, et nous allons nous marier ! Oh ! Alina, je suis si heureuse !

Alina l'embrassa avec effusion.

— Je suis heureuse pour toi !

— Nous allons de ce pas voir la grand-mère d'Henry, et il veut que tu viennes, toi aussi.

— Je suis sûre que tu n'as pas besoin de moi, répondit Alina.

— La grand-mère d'Henry est très attachée aux conventions, et elle crierait au scandale si nous arrivions ensemble, dans une voiture sans chaperon !

— Dans ce cas, je viendrai avec vous. J'espère que j'aurai l'air assez respectable pour paraître aux yeux de la comtesse douairière...

— Mets le plus impressionnant de tes chapeaux, pendant que je m'habille.

Sur ce, elle se précipita dans sa propre chambre.

Alina fit ce qu'on lui conseillait et choisit, dans sa garde-robe, la plus sophistiquée des coiffures qu'elle avait redécorées. En prenant son sac et ses gants, elle espéra que la comtesse douairière se laisserait prendre à son apparence.

Denise était si pressée de retrouver Henry qu'elle réussit à mettre seule l'une de ses plus jolies robes en quelques minutes.

Lorsqu'elles redescendirent ensemble, le comte de Wescott les attendait dans le hall. Alina lui tendit la main.

— Je dois vous féliciter, monsieur, dit-elle, et je suis sûre que tu seras très heureuse, Denise.

— Merci, répondit le comte en souriant. Je vous promets que nous ne serons véritablement heureux que lorsque nous serons mariés. Mais grand-mère voudra donner un bal en notre honneur, et peut-être même plusieurs, avant notre départ de Rome.

Alina sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Elle s'était sentie désespérée en attendant Denise. Elle craignait en effet, si sa cousine et Henry se fiançaient, qu'ils ne dussent rentrer immédiatement à Londres.

Peut-être aurait-elle tout de même quelques jours de répit pour voir tout ce qu'elle désirait visiter dans la Ville éternelle ?

Le comte était arrivé dans une voiture découverte tirée par deux chevaux. Son attelage était garé devant la maison. Le cocher et le valet de pied étaient à leur poste.

La voiture s'ébranla; Denise et Henry se tenaient immobiles, en contemplation l'un devant l'autre. Alina songeait qu'il serait bien difficile de trouver deux êtres plus amoureux l'un de l'autre. Elle était elle-même si heureuse que ses prières aient été exaucées !

En même temps, elle savait que chaque seconde qui passait était précieuse car elle était à Rome. Quel que soit le nombre de vœux qu'elle pourrait former devant la fontaine de Trévi, elle savait qu'elle n'aurait jamais l'occasion de revenir.

— Voici le parc connu sous le nom de «villa Borghèse», expliquait le comte. En fait, nous dînerons au palais, ce soir.

— Vous ne m'en aviez rien dit? s'étonna Denise.

— Le prince et la princesse ont invité ma grand-mère, et moi aussi, puisque je séjourne chez elle. Cette idée l'enchantait. Elle va s'empresse de demander si nous pouvons vous présenter à l'occasion de cette soirée, avec lady Langley et lord Teverson, bien sûr.

Alina était aux anges. Elle avait lu l'histoire du palais Borghèse. Il contenait la plus merveilleuse collection de trésors de Rome. Sa construction avait été amorcée en 1605, par le cardinal Camille Borghèse, avant qu'il ne devînt pape. Alina n'avait jamais imaginé qu'elle aurait la chance d'admirer l'intérieur du palais. Maintenant, elle savait qu'elle était en train de vivre l'aventure la plus exaltante de son existence. Elle voulut en faire part au comte.

Mais lorsqu'elle se tourna vers lui, elle s'aperçut qu'il contemplait Denise et que tous deux étaient perdus dans un monde enchanté qui n'appartenait qu'à eux.

La comtesse douairière vivait dans une luxueuse villa entourée d'un vaste jardin. Elle avait près de quatre-vingts ans mais il restait encore sur ses traits les vestiges de sa beauté, une beauté qui l'avait rendue célèbre dans le passé.

Elle adorait son petit-fils. Après le déjeuner, servi par des valets efficaces en dépit de leur âge, le comte emmena Denise au jardin. Lorsqu'elles furent seules, la comtesse douairière s'adressa à Alina.

— Je suis ravie qu'Henry épouse une si charmante jeune fille. Je me suis fait beaucoup de souci pour lui, car je désirais le voir se fixer et se marier.

— Il n'aurait pu choisir plus gracieuse fiancée, reprit Alina, et Denise est réellement amoureuse de lui.

La comtesse douairière joignit les mains.

— C'est ce que je voulais entendre. J'ai toujours eu peur qu'il ne tombe sur une femme désireuse de l'épouser pour son titre et son argent.

— Je suis convaincue qu'ils sont éperdument épris l'un de l'autre, et cela seul compte.

— Vous avez raison, convint la comtesse douairière. (Puis elle regarda Alina et déclara:) Je ne me souviens pas de vous avoir rencontrée, ni personne de votre famille, lorsque j'habitais en Angleterre.

— Nous avons toujours vécu à l'écart du monde, à la campagne, répondit vivement Alina.

— J'espère qu'Henry et Denise en feront autant.

La comtesse ne s'intéressait visiblement qu'à son petit-fils. Alina émit un petit soupir de soulagement. Elle avait redouté d'être soumise à un interrogatoire en règle par des compatriotes qui pourraient estimer qu'elle était bien jeune pour le rôle qu'elle jouait.

Les visiteuses s'attardèrent chez leur hôtesse et, quand celle-ci montra les premiers signes de fatigue, Alina se disposa à partir. Elle était persuadée que, depuis son installation en Italie, la comtesse avait adopté la coutume locale et s'adonnait à une petite sieste après le déjeuner. Elle prévint donc Denise qu'il était temps de prendre congé. La comtesse douairière n'insista pas pour les voir rester. Lorsqu'elles

furent dans la rue, Denise demanda :

— Verrais-tu une objection à ce que je me rende à Saint-Pierre avec Henry? Nous voulons prier pour que notre mariage soit béni !

— Voilà une bonne idée, convint Alina, et ne vous inquiétez pas pour moi. Je rentrerai à pied.

— Il n'en est pas question, rétorqua Henry d'un ton ferme.

Il héla une voiture de louage qui attendait sur la place, à quelques pas de la villa. Denise en profita pour murmurer à l'oreille d'Alina :

— Je ne crois pas que tu aies de monnaie italienne.

— J'avais oublié ce détail, répondit la jeune fille.

Elle n'avait en tout et pour tout que ce qu'elle avait apporté d'Angleterre. A l'insu d'Henry, Denise glissa quelques billets de la monnaie du pays dans sa main. Puis elle grimpa dans la voiture de son fiancé et ils s'éloignèrent.

Alina prit la voiture de louage. Lorsque le cocher lui demanda où elle voulait se rendre, elle lui donna en italien l'adresse de la maison où lord Teverton était descendu. Puis, soudain, une idée lui vint.

— J'ai changé d'avis, dit-elle. Je voudrais aller à la fontaine de Trévi.

Il était inutile d'en indiquer l'adresse. L'Italien sourit et fouetta son cheval. La voiture était découverte. Alina apprécia le soleil, les rues encombrées et les arbres en fleurs. Rome était un enchantement. Elle espérait seulement qu'elle aurait l'occasion de tout voir avant que Denise et Henry ne soient prêts à rentrer en Angleterre.

La voiture mit un certain temps pour arriver à destination, car les rues étroites étaient fort encombrées. Puis Alina constata qu'il était impossible de s'approcher de la fontaine en voiture. L'attelage dut s'arrêter dans une rue voisine, d'où une voie piétonne menait à la fontaine. La jeune fille songea qu'elle retrouverait facilement son chemin pour rentrer à la maison, en haut de l'escalier de la Piazza di Spagna.

Elle paya donc au cocher la somme qu'il lui réclamait et glissa la monnaie dans son sac à main, puis se dirigea vers le passage qui donnait sur la fontaine.

Il n'y avait guère de monde sur les gradins de pierre. Quelques touristes étaient assis et contemplaient l'eau qui jaillissait de sous une colossale statue de Neptune. Il était représenté dans un char tiré par deux chevaux.

Alina ne put s'empêcher de rester longuement immobile, admirant la merveilleuse sculpture. L'eau captait la lumière du soleil, qui faisait miroiter les pièces jetées au fond du bassin de pierre.

Puis la jeune fille se souvint qu'elle devait prononcer deux vœux et fouilla dans son sac. A part les billets de banque italiens que Denise lui avait donnés, elle avait trois livres anglaises — deux souverains et

deux demi-souverains. C'était vraiment excessif!

Ensuite, elle se demanda quel vœu émettre en premier. N'était-il pas d'usage de souhaiter revenir un jour à Rome ? Cependant, pour elle, c'était si improbable qu'elle eut l'impression que ce serait du gaspillage.

Mon premier vœu, décida-t-elle, est que Denise jouisse d'un bonheur éternel avec le comte de Wescott, et le second vœu sera pour moi.

Elle prit les deux demi-souverains et referma son sac. Après avoir admiré la fontaine encore un moment, elle se retourna et ferma les yeux. Tenant une pièce dans sa main droite, elle pria de tout son cœur pour que Denise soit heureuse. Ensuite, elle jeta la pièce par-dessus son épaule.

Puis elle recommença avec la seconde. En fermant les yeux pour la deuxième fois, elle comprit soudain ce qu'elle voulait: trouver pour elle-même l'amour que Denise et Henry éprouvaient l'un pour l'autre. Sentir ce rayonnement qu'elle avait remarqué sur leurs visages, lorsque leurs regards s'étaient croisés.

— Donnez-moi l'amour, pria-t-elle, tout bas, l'amour vrai. Je suis si seule ! Et c'est tout ce que je désire.

Puis elle jeta sa pièce. Ce faisant, elle sentit qu'on tirait sur son sac, qu'elle tenait de la main gauche. Pendant un instant, elle resta stupéfaite. La chose lui semblait incroyable. Puis, rouvrant les yeux, elle découvrit un gamin. Nu-pieds et en haillons, il bondissait déjà sur les gradins de pierre. Ensuite, il s'élança dans le passage qu'elle avait emprunté pour atteindre la fontaine.

— Attends! cria-t-elle en anglais. Arrête, arrête !

Elle courut aussi vite qu'elle le put derrière lui mais, à l'extrémité de la ruelle, elle s'aperçut qu'il avait disparu. Elle savait qu'elle ne le rattraperait pas. Elle demeura immobile, choquée par l'incident, se demandant ce qu'il convenait de faire.

Soudain, derrière elle, une voix traînante, qu'elle reconnut aussitôt, demanda:

— Voyons! Que s'est-il passé pour que vous ayez cet air inquiet ?

C'était lord Teverton. Sans même se retourner, Alina répondit :

— On m'a volé mon sac à main, avec tout mon argent !

— C'est assurément fâcheux, articula lentement lord Teverton. Vous voulez dire tout l'argent que vous aviez pris avec vous ce matin ?

Alina était si bouleversée par la mésaventure que, pendant un moment, elle ne comprit pas ce que voulait dire le marquis. Puis, après un petit silence, elle répondit :

— Oui, bien sûr! C'est cela. Comment ai-je pu être assez stupide pour fermer les yeux ?

— Vous faisiez un vœu devant la fontaine? interrogea lord

Teverton. Puisque vous avez suivi le rituel, vous ne pouvez guère vous plaindre qu'un de ces maudits garnements vous ait dérobé votre sac à main...

— Je n'en ai pas d'autre, murmura Alina pour elle-même.

— Nous pouvons du moins remédier à la perte d'un objet aussi précieux. Je vais vous conduire dans une boutique, non loin d'ici, où je pense que vous trouverez le meilleur choix de toute la ville.

Alina saisit alors le sens de ses paroles. Elle ne pouvait en aucun cas se permettre d'acheter un sac à main; en outre, elle était complètement démunie !

— Il n'en est pas question! répliqua-t-elle. Je suis sûre que Denise m'en prêtera un des siens.

— Mon cabriolet est à côté d'ici, insista lord Teverton. Je me ferai un plaisir de vous conduire dans cette boutique. Du reste elle est sur notre chemin.

— Je préférerais rentrer, insista Alina.

Elle cherchait désespérément une excuse pour s'esquiver. Les mots lui vinrent enfin aux lèvres.

— Denise doit être de retour, à présent. J'étais venue voir la fontaine sur une impulsion et...

— J'ai appris à la maison que vous étiez allées déjeuner avec Wescott. Je suppose que Denise est toujours avec lui. Je suis certain qu'ils peuvent se passer de vous. A propos, par quel hasard êtes-vous seule ?

— Denise et le comte sont allés à Saint-Pierre.

— A Saint-Pierre? s'exclama lord Teverton, stupéfait. Mais pour quoi donc ?

— Oh! j'oubliais — vous l'ignorez encore. Tout est arrivé si vite ! Ce matin, après le petit déjeuner, le comte de Wescott est venu voir Denise et ils se sont fiancés. Ils vont se marier.

— Quelle surprise ! s'écria lord Teverton. (Il réfléchit un instant, avant d'ajouter :) Je suppose que c'est pour cette raison qu'elle tenait tant à venir à Rome.

Alina songea que la perspicacité du marquis était quelque peu gênante et déclara :

— Ils sont très heureux et je suis venue à la fontaine pour faire un vœu en l'honneur de leur amour.

— C'est très louable et très généreux de votre part, rétorqua lord Teverton sur un ton moqueur. Mais avez-vous fait un vœu pour vous-même par la même occasion ?

Alina songea qu'il était décidément beaucoup trop subtil. Il la couvait d'un regard pénétrant et, malgré elle, elle se sentit rougir. Elle vit un cabriolet à quelques pas devant eux, et pensa que c'était le sien.

— Ce serait très aimable à vous de me ramener, dit-elle

rapidement, ma présence pourrait être requise à la maison.

— A vos ordres !

Il l'aida à monter en voiture et sauta à la place du cocher. Le valet qui retenait les deux chevaux bondit sur le petit siège à l'arrière. Lord Teverton guida la voiture avec prudence et habileté au milieu des encombrements. Toutes les voitures semblaient converger vers le passage de la fontaine de Trévi. Tandis qu'ils bifurquaient dans une avenue plus large, le marquis reprit :

— Ainsi, vous avez déjeuné avec Wescott. Où êtes-vous allés ?

— Chez sa grand-mère, la comtesse douairière, répondit Alina.

— Je me souviens très bien d'elle, observa lord Teverton. Une charmante vieille dame qui a dû être très belle autrefois.

— C'est aussi mon avis.

— Puis-je vous prédire que vous serez vous aussi très séduisante pendant bien des années ? Il se passera beaucoup de temps avant que l'âge ne flétrisse malheureusement vos traits, mais cela finit toujours par arriver.

Alina lui jeta un coup d'œil surpris.

— Savez-vous que vous paraissez très jeune, poursuivit-il. Je suppose que vous ne voulez pas m'avouer votre âge ?

— Quelle impertinence ! répondit vivement Alina. J'ai toujours entendu dire qu'il était très impoli de spéculer sur l'âge d'une dame !

— Pas lorsqu'elle est aussi jeune que vous le paraissez, lady Langley. Denise m'a dit que vous aviez été très heureuse avec votre mari, pendant de longues années.

La conversation devenait de plus en plus embarrassante et, au bout d'un instant, Alina s'écria :

— Que Rome est jolie ! Dans la rue, chaque maison est un tableau ! En outre, j'ai trouvé la fontaine de Trévi superbe.

— Vous préférez changer de sujet, dit lord Teverton d'un ton accusateur. Moi qui croyais que toutes les femmes adoraient parler d'elles-mêmes.

— Je dois être l'exception qui confirme la règle. Je n'ai pas envie de parler de moi, mais de Rome.

Elle remarqua une étincelle dans les yeux de lord Teverton, tandis qu'ils poursuivaient leur chemin. N'importe quelle femme se trouvant en tête à tête avec lui aurait répondu qu'elle préférerait parler de lui.

Ils passaient une fois de plus par des rues très étroites. Comme le marquis devait diriger les chevaux prudemment, ils gardèrent tous deux le silence pendant un moment. Ce n'est que lorsqu'ils atteignirent le bas de la colline où se trouvait la maison qu'Alina reprit la conversation.

— J'espère que Denise vous annoncera que nous allons tous dîner ce soir au palais Borghèse.

Lord Teverton leva un sourcil.

En fait, un peu plus tôt, il était en route vers la villa Borghèse. Mais il avait aperçu lady Langley dans une voiture de louage, se dirigeant vers la fontaine de Trévi, et avait décidé de la suivre par curiosité.

Il avait déjeuné avec l'ambassadeur britannique et s'était ennuyé à mourir. Ensuite, il avait eu l'intention d'aller saluer la princesse au palais Borghèse. Mais il lui fallait attendre une heure décente.

Alina était en train de lui expliquer qu'une soirée était organisée en l'honneur de la comtesse douairière.

— Pendant que nous déjeunions avec elle, elle a envoyé un message à la princesse pour l'informer que son petit-fils venait de se fiancer à Denise, même s'il s'agissait d'un secret qui ne devait pas être divulgué avant leur retour en Angleterre. Elle a ajouté qu'elle était sûre qu'il plairait à la princesse de rencontrer Denise, ainsi que son cousin et moi-même, à la réception de ce soir.

— Je suis convaincu que Son Altesse sera enchantée, elle a la réputation d'être une hôtesse très accueillante.

— Je suis si heureuse à la pensée de voir le palais Borghèse. Je pensais que je n'en aurais jamais l'occasion.

— Vous le verrez sous un très beau jour, et je vous préviens que les Italiennes sont très élégantes. Comme disent les Français, «elles ont du chic». Permettez-moi de vous conseiller de mettre votre plus belle toilette, et tous les accessoires et falbalas que vous avez apportés dans vos malles.

Alina savait qu'il se moquait d'elle, mais elle rit de bon cœur en disant :

— Je ferai de mon mieux pour faire honneur au drapeau britannique, mais il ne faudra pas m'en vouloir si j'échoue.

Lord Teverton arrêta ses chevaux devant la maison.

— Je vous remercie de m'avoir ramenée, dit Alina.

Lord Teverton l'aida à descendre du cabriolet et elle pénétra dans le hall. En passant, elle demanda au valet qui se tenait à la porte si miss Sedgewick était de retour, mais il secoua négativement la tête. Elle se retira dans sa chambre, pensant que ce serait une erreur de rester seule avec lord Teverton; il ne manquerait pas de continuer à lui poser des questions au sujet de son sac à main.

— Comment ai-je pu être aussi stupide? se demanda-t-elle.

Elle allait être gênée de devoir emprunter un nouveau sac à Denise. Et il serait encore plus désagréable de devoir lui révéler que, sur la grosse somme que sa cousine lui avait donnée en Angleterre, il ne lui restait que deux malheureuses livres.

Et maintenant, elle n'avait plus rien. Elle était dans sa chambre depuis un instant et venait d'ôter son chapeau lorsque Denise apparut.

— On m'a dit que tu étais déjà revenue, dit-elle. Oh! Alina, la basilique Saint-Pierre est si belle! Je suis sûre qu'Henry et moi avons profité d'une bénédiction spéciale, et que nous ne nous perdrons plus jamais !

— J'en suis convaincue, répondit Alina.

— Henry est en bas, il bavarde avec mon cousin Marcus. Il nous a appris qu'on t'avait volé ton sac.

— Oh ! ma chérie, je suis désolée. J'avais déjà fait un vœu pour Henry et toi. J'ai fermé les yeux et, juste au moment où je faisais mon second vœu, un petit garçon m'a arraché mon sac à main et s'est sauvé à toutes jambes.

— Je pourrais facilement t'en prêter un autre. Contenait-il beaucoup d'argent?

Alina se tut un instant avant d'expliquer sur un ton d'excuse :

— Tout l'argent qu'il me restait sur ce que tu m'avais si gentiment offert en Angleterre. Heureusement, j'avais réglé toutes les factures avant de partir.

— C'était le plus raisonnable, et je suppose que cet affreux garnement n'a pas eu grand-chose.

— Deux souverains, et un ou deux billets de banque italiens que tu m'avais donnés un peu plus tôt, reconnut Alina.

Denise se mit à rire.

— C'est tout ce qu'il y avait? Inutile de se lamenter pour si peu !

— Je suis confuse de prendre ainsi ton argent, alors que tu m'as déjà tant donné.

— Ne sois pas ridicule! Regarde ce que tu as fait pour moi. Sans toi, je n'aurais jamais pu venir à Rome et retrouver Henry! Et tu as fait preuve de tant de discrétion en nous laissant en tête à tête, juste comme je le désirais...

» Cesse de te tourmenter, continua-t-elle en l'embrassant. Je descends dire au revoir à Henry. Ensuite nous devons choisir nos toilettes pour ce soir. Je t'assure qu'il y aura du beau monde.

— C'est ce que lord Teverton m'a affirmé.

— Il a raison. Et puis nous visiterons le palais. Mais pour l'amour d'Henry, nous ne devons pas faire figure de provinciales! (Elle s'interrompit avant de reprendre:) Oh! Alina, je suis si heureuse... Il est si merveilleux, et je veux qu'il pense que je suis la plus jolie femme de la fête.

— Et tu le seras !

— Je descends le saluer, ensuite nous passons aux délibérations pour savoir ce que nous porterons à la réception.

Elle s'enfuit en courant. Alina pensa qu'elle n'avait jamais vu son amie aussi radieuse, ni plus gracieuse.

Elle aussi voulait faire la meilleure impression possible, ce soir.

Elle se dirigea vers la penderie et examina les robes qui y étaient suspendues. Celles que Denise lui avait offertes étaient toutes très belles. Mais elle n'avait pas encore eu le temps de les rendre aussi sophistiquées que les toilettes des femmes plus âgées qui seraient présentes. Alina finit par jeter son dévolu sur une robe de sa mère: la plus jolie de sa garde-robe. Lady Langley l'avait portée pour un bal offert par le lord-lieutenant et tout le monde l'avait admirée et félicitée.

Lorsque Denise revint, elle convint que cette toilette serait la plus adéquate pour Alina. Quant à elle, elle avait l'intention de porter la robe hors de prix dans laquelle elle avait été présentée à la Cour.

— J'ai fait commander une coiffeuse qui viendra s'occuper de nos cheveux, annonça Denise, et nous ferions mieux de ne pas nous mettre en retard, sinon mon cousin Marcus se fera un plaisir d'être désagréable.

Alina jugeait qu'il s'était montré plutôt aimable avec elle lorsqu'elle avait perdu son sac à main. Un peu plus tard, au moment où elle s'apprêtait à prendre son bain, on apporta un paquet dans sa chambre.

D'abord, elle pensa que le domestique avait fait une erreur, et que le cadeau était destiné à Denise. Mais l'homme insista: le paquet était bien pour elle. En l'ouvrant, elle constata qu'il contenait un ravissant sac à main, encore plus élégant que celui qui lui avait été volé. Surprise, elle l'ouvrit et vit un bristol à l'intérieur: la carte de lord Teverton. Au dos, on pouvait lire: «un cadeau de Rome».

Elle contempla le sac, stupéfaite. Comment lord Teverton, entre tous, pouvait-il lui offrir un objet si coûteux et, comme par enchantement, juste ce dont elle avait besoin en cet instant ? Elle était si étonnée qu'elle courut à la chambre de Denise.

— Denise, regarde ! s'écria-t-elle. Regarde ce que ton cousin m'a offert ! J'ai du mal à le croire !

Denise admira le sac à main.

— Sa Seigneurie, le poseur, a trouvé à qui parler, pour une fois ! affirma-t-elle.

— Je suis confuse car lorsqu'il a suggéré de me conduire dans une boutique pour remplacer celui qui m'a été volé, j'ai refusé. Je ne pouvais pas me le permettre, mais il a peut-être pensé que je réclamaïs ainsi un cadeau !

— A ta place, je ne m'en ferais pas pour si peu. Mon cousin Marcus à de quoi offrir un million de sacs à main à un million de femmes s'il le désire. Estime-toi heureuse qu'il ne se soit pas mis en colère et ne t'ait pas créé de difficultés.

»Tu sais qu'il était furieux de devoir nous amener avec lui à Rome. Si l'on réfléchit bien, il a été très grossier pendant le voyage.

Heureusement qu'il ne nous a pas enfermées dans le fourgon à bagages !

— Son cadeau excuse tout, mais peut-être devrais-je refuser un présent aussi onéreux ?

— Oh ! pour l'amour du ciel, Alina, ne fais pas la difficile ! On ne sait jamais comment mon cousin Marcus va réagir. Puisqu'il est agréable avec toi, profite-en !

— Mais... je me sens vraiment embarrassée, et plutôt intimidée, avoua Alina.

Denise poussa une exclamation excédée.

— C'est bien la dernière chose que tu dois éprouver. Mets-toi dans la tête que les femmes avec qui mon cousin passe son temps habituellement jugeraient qu'un sac à main n'est valable que s'il porte leurs initiales en diamants et si ses garnitures sont en or massif !

— C'est incroyable !

— Crois-moi ! Ses maîtresses s'attendent à ce qu'il leur offre les cadeaux les plus coûteux parce qu'il est très riche. J'ai ouï-dire qu'il avait offert à la comtesse de Cray un collier de rubis qui vaut à lui seul une rançon royale !

Alina finit par admettre qu'il serait ridicule de faire une histoire pour un simple sac à main.

— Prends tout ce que tu pourras obtenir, continuait Denise, et ne lui sois pas trop reconnaissante, sinon il pensera que tu le flattes.

Tous ces conseils étaient bons. Cependant, lorsque Alina descendit afin de partir pour le palais Borghèse, elle se sentait nerveuse. Elle savait que Denise se moquerait d'elle, mais ne pouvait s'empêcher d'être intimidée. Lorsqu'elle pénétra dans la bibliothèque où ils devaient se retrouver, lord Teverton était seul. Il était impressionnant en tenue de soirée. Plusieurs décorations étaient épinglées sur son manteau, dont une sur le col. Tandis qu'elle s'avançait vers lui, elle eut l'impression qu'il la jaugait. Il regardait la tiare qu'elle portait sur la tête, et le collier de diamants assorti à ses boucles d'oreilles et à ses bracelets. Il ne fit pas un geste, et lorsqu'elle fut près de lui, elle était un peu essoufflée.

— Je vous remercie. C'est un très beau sac à main. Je m'efforcerai de ne pas le perdre, cette fois.

Elle ne se rendait pas compte qu'elle avait les joues en feu et qu'elle battait des cils.

— Plus de vœux ! l'exhorta-t-il. Et si vous devez fermer les yeux, attention aux voyous !

— Je serai très prudente à l'avenir, promit Alina.

— Permettez-moi de vous dire que vous êtes ravissante. Je serai très fier des deux dames que j'accompagne au palais Borghèse.

— Vous dites exactement ce qu'il faut, car Denise désire briller pour

impressionner le comte.

Lord Teverton sourit.

— A mon avis, Henry Wescott est déjà sous le charme, et manifestement très amoureux !

— N'est-ce pas normal ?

— En tout cas, c'est ce que l'on doit attendre de Rome.

Alina ne répondit pas et le marquis demanda :

— Et vous, lady Langley ? La poésie de Rome commence-t-elle à faire battre votre cœur un peu plus vite ?

— Peut-être... cela se produira-t-il avant mon départ, articula péniblement Alina, mais, pour le moment, je n'ai vu qu'une petite partie de Rome, et il y a tant d'autres choses à découvrir !

— C'est vrai, convint lord Teverton. Je garderai donc mes questions pour plus tard.

Pendant qu'il parlait, Denise les rejoignit.

Elle était si gracieuse qu'Alina jugea qu'il était impossible de rester de marbre en face d'elle. Pourtant, lord Teverton les pressa de se diriger vers la voiture, sans un mot pour Denise. Ils se mirent en route pour le palais Borghèse. Les chevaux les emmenèrent par les rues que l'on commençait seulement à éclairer pour la nuit.

Alina songea que c'était l'aventure la plus exaltante qu'elle ait jamais vécue. Elle allait voir le plus célèbre des palais de Rome, ainsi que sa fabuleuse collection de trésors, dont son père lui avait si souvent parlé. Elle allait rencontrer les plus éminentes personnalités italiennes. Ce serait une expérience inoubliable.

Pendant un moment, elle revit en imagination le salon de sa maison en Angleterre. Les marques sur les murs des miroirs et des tableaux retirés pour être vendus, les sofas et les fauteuils décolorés, le manteau de la cheminée dont tous les ornements ou presque avaient disparu.

Puis elle chassa cette image. Ce soir, Cendrillon allait au bal. Elle n'était plus la jeune fille désargentée obligée de gagner sa vie à tout prix, l'orpheline qui ne possédait rien d'autre qu'une maison qu'elle n'avait plus les moyens d'entretenir.

Pour jouer son rôle, elle devait croire de tout son cœur qu'elle était la riche lady Langley qui arborait diamants et toilette élégante.

Tandis qu'elle rêvait ainsi, elle vit le regard perçant de lord Teverton fixé sur elle, et elle prit peur. Les chevaux s'arrêtèrent devant le palais Borghèse. Tous trois durent attendre que plusieurs groupes d'invités devant eux descendent de voitures.

Des lumières étaient disposées pour leur indiquer le chemin sur les marches du perron recouvertes d'un tapis rouge.

Quand ils pénétrèrent dans le vaste hall où ils devaient être reçus, Alina eut le souffle coupé. Jamais elle n'avait rien vu d'aussi beau que

le plafond orné d'anges et de Cupidons; les murs étaient décorés avec un art qui surpassait tout ce qu'elle avait jamais osé imaginer.

Ils furent accueillis par le prince et la princesse Borghèse.

Le cadre glorieux, les bijoux resplendissants, les domestiques en livrées splendides, c'était tout ce qu'une princesse de conte de fées pouvait désirer.

D'autres invités furent annoncés tandis qu'ils avançaient, et un jeune Italien charmant tendit la main à lord Teverton.

— Comment allez-vous, mon ami? demanda-t-il en riant de ses yeux noirs. Il est heureux que vous soyez revenu à Rome.

— Je suis ravi d'être ici, Votre Altesse, répondit lord Teverton.

L'Italien jeta ensuite un coup d'œil en direction d'Alina, et lord Teverton ajouta:

— Lady Langley, puis-je vous présenter Son Altesse, le prince Alberto Borghèse ?

Alina tendit la main. A sa grande surprise, le prince italien la prit entre les siennes.

— Je sais que ce soir sera une date importante, déclara-t-il, parce que je vous ai rencontrée !

La salle à manger était superbe. Alina regarda la longue table massive qui pouvait recevoir quarante convives. Elle remarqua que l'ordre des invités avait été modifié, sans doute parce que Denise et elle-même s'étaient jointes à la fête.

Bien entendu, la comtesse douairière était assise à la droite de leur hôte. Alina avait été placée à sa gauche. A l'autre extrémité de la table, lord Teverton était installé à côté de la princesse, et le comte de Wescott était à la droite de celle-ci. Naturellement, Denise était à ses côtés. Les autres invités, songea Alina, devaient être les amis intimes de la comtesse douairière, car ils étaient assez âgés pour la plupart.

Le prince Alberto, qui était à sa gauche, l'informa que plusieurs personnes devaient les rejoindre plus tard.

— La soirée étant organisée en l'honneur de la comtesse de Wescott, expliqua-t-il, nous avons pensé que nous pourrions faire venir des chanteurs d'opéra. Cependant, ma sœur est une jeune personne qui aime danser, et j'ai estimé que le comte, malgré son titre impressionnant, était assez jeune lui aussi pour avoir le même désir.

Alina ne put s'empêcher de rire.

— Les deux divertissements me semblent également agréables, répondit-elle. Et votre palais est si merveilleux que les sentiments qu'il inspire ne sauraient être exprimés que par de la musique.

— Si seulement j'étais assez doué dans ce domaine pour exprimer par ce moyen ce que j'éprouve pour vous! conclut le prince.

Interloquée, Alina le regarda sans un mot. Puis elle comprit qu'il lui faisait tout bonnement la cour. Il continua sur le même ton pendant tout le dîner. Pour elle, c'était une expérience nouvelle. Mais elle aurait dû s'y attendre puisqu'elle se faisait passer pour une femme plus âgée et plus expérimentée. Elle remarqua qu'à l'autre bout de la table, la princesse se montrait très familière avec lord Teverton. Cependant, elle n'était pas certaine qu'ils flirtaient.

Denise et Henry n'avaient d'yeux que pour eux-mêmes et ne s'intéressaient aucunement aux autres convives. En regardant autour de la table, Alina constata, ainsi que lord Teverton le lui avait révélé, que les Italiennes étaient d'une grande élégance. En outre, elles avaient toutes l'air de faire la moue ou de battre des cils à l'intention

des hommes assis à côté d'elles.

Je suppose que je devrais essayer de flirter, se dit Alina, mais je ne sais pas par où commencer.

Au lieu de cela, elle se mit à rougir et à se laisser intimider par les compliments dont le prince Alberto la couvrait.

— Vous êtes ravissante, délicieusement ravissante! affirmait-il. Exactement comme une rose anglaise !

— C'est là un symbole que tout le monde utilise peu ou prou, réussit-elle à dire. Un Italien comme vous devrait imaginer quelque chose de plus original, à mon avis.

Elle essayait d'être aussi coupante que, selon elle, devait l'être une beauté londonienne. Mais le prince se contenta de répliquer :

— J'ai plusieurs choses très originales à vous dire, mais pas à table !

Néanmoins, à mesure que le dîner se déroulait, il devenait de plus en plus audacieux. Alina était impatiente de changer de sujet de conversation. Elle lui demanda si la fameuse statue de la princesse Pauline Borghèse, sculptée par Antonio Canova, était dans le palais.

— Je vous la montrerai après le dîner, promit le prince.

— J'ai toujours entendu dire que c'était une des plus somptueuses et des plus célèbres statues du monde.

— Son teint ressemblait au vôtre, commenta le prince, et lorsqu'elle se baignait, dans sa maison de Paris, un serviteur noir la portait de sa baignoire à sa chambre, afin qu'elle puisse admirer le contraste entre la peau sombre de son valet et la sienne.

C'était un récit qu'Alina n'avait jamais entendu auparavant. Mais avant qu'elle n'ait eu le temps de répondre, le prince chuchota :

— Je vous porterai de même. Je suis sûr qu'à défaut de contraste, la proximité nous tournera la tête !

Stupéfaite par l'expression de ses yeux, Alina rougit et se détourna. Puis elle constata qu'à l'autre extrémité de la table, lord Teverton l'observait.

Il lui semblait — mais naturellement, elle n'aurait pu en jurer — qu'il avait l'air quelque peu méprisant. Lorsque le repas — délicieux — fut terminé, tous les invités quittèrent la salle à manger ensemble. Ils passèrent dans une pièce spacieuse et merveilleusement décorée, qui contenait des tableaux de prix.

Un orchestre jouait déjà. Le prince ne se donna pas la peine d'inviter Alina à danser. Il mit simplement son bras autour de la taille de la jeune fille.

Lorsque Denise et sa cousine prenaient des leçons autrefois, elles avaient un excellent professeur de danse. Alina avait toujours rêvé de danser dans un bal. Cependant, avant qu'elle n'atteigne l'âge requis, elle avait perdu son père et était en deuil.

Mais n'était-il pas merveilleux de pouvoir danser dans un si riche palais? L'orchestre était excellent et, pour couronner ce conte de fées, elle valsait avec un prince.

Il la serrait un peu trop, bien sûr. Occupée à essayer de le maintenir à distance, elle avait du mal à écouter ce qu'il lui débitait.

— Vous êtes belle ! Si belle ! s'exclamait-il tandis qu'ils évoluaient autour de la pièce. Les tableaux eux-mêmes pâlissent devant tant de grâce !

Alina songea qu'il adressait certainement ce genre de compliment à toutes les femmes qu'il faisait tourner dans les bals. Par conséquent, au lieu de répondre, elle se mit à regarder les autres invités, dans la salle. Lord Teverton dansait avec la princesse Borghèse. Celle-ci levait les yeux vers lui d'une manière qui sembla très intime à Alina. Elle se demanda s'ils se connaissaient depuis longtemps, et s'ils avaient déjà fait l'amour ensemble. Puis ses propres pensées la choquèrent. Comment pouvait-elle imaginer ces horreurs? De telles idées ne lui étaient jamais venues lorsqu'elle vivait tranquillement chez ses parents, à la campagne.

Je dois me comporter comme maman aurait voulu que je le fisse, se dit-elle.

Ce n'était guère aisé, tandis que le prince lui murmurait des compliments à l'oreille.

Elle fut soulagée lorsque la danse prit fin.

— Maintenant, je veux voir les tableaux, dit-elle fermement.

Elle traversa la pièce et se dirigea vers un merveilleux tableau où l'on voyait la Madone et l'Enfant avec saint Jean. Il était de Credi, et elle voulut en parler au prince Alberto. Au lieu de cela, il déclara :

— C'est l'un de mes tableaux favoris, et à présent, je sais pourquoi il m'a toujours attiré.

— Pourquoi ? demanda Alina sans réfléchir.

— Parce que la madone a une certaine ressemblance avec vous. En réalité, vous êtes plus charmante qu'elle ne l'était lorsque Credi l'a peinte. Désormais, je serai toujours un peu déçu par ce tableau, car même s'il me fait penser à vous, ce n'est pas vous, minauda-t-il.

Alina ne trouva rien à répondre. Elle fut soulagée lorsque le comte de Wescott lui demanda la danse suivante, et elle s'empressa d'accepter l'invitation. D'abord, elle crut qu'il agissait par politesse. Puis elle constata que Denise dansait avec leur hôte, le prince Borghèse. Tandis qu'ils évoluaient, son cavalier lui dit :

— Denise m'a raconté combien vous l'aviez aidée et je vous en suis très reconnaissant.

—C'est un plaisir de l'avoir avec moi, affirma Alina, se rappelant juste à temps qu'elle était censée être non pas elle-même, mais lady Langley.

— Denise m’a également raconté que lord Teverton ne s’était guère soucié de vous durant le voyage. En fait, il a voyagé dans son compartiment privé jusqu’à Douvres, et dans sa propre cabine pour traverser la Manche, paraît-il.

— Je comprends qu’il soit fatigant pour lui d’être obligé de supporter la présence de deux femmes, répondit Alina.

Elle sentait qu’elle devait trouver des excuses à lord Teverton, puisqu’il avait eu l’amabilité de lui offrir un sac à main.

— Denise juge qu’il a un comportement étrangement cynique envers les femmes, poursuivit le comte. Mais ma grand-mère m’a appris, après que nous avons déjeuné à la villa, qu’il avait eu un chagrin d’amour alors qu’il était très jeune. Peut-être est-ce là la raison de cette attitude.

Alina l’écoutait, très intéressée.

— Un chagrin d’amour? répéta-t-elle. Je l’ignorais.

— Ma grand-mère m’a parlé d’une très belle jeune fille que le père et la mère de lord Teverton étaient impatients de le voir épouser. Il est tombé amoureux d’elle alors même qu’on le poussait à la demander en mariage. Mais en présentant sa demande, il a commis une terrible erreur à son insu.

— Je ne comprends pas..., souffla Alina.

— La jeune fille l’a acceptée mais, par bonheur, juste avant l’annonce des fiançailles, lord Teverton a découvert la vérité.

— Et quelle était cette vérité ?

— Elle l’épousait pour la seule raison qu’il était riche. En effet, son père, quoique aristocrate, était lourdement endetté.

Le comte se tut.

Puis, tandis qu’il la faisait tourner au rythme de la musique, il ajouta :

— En réalité, la jeune fille était amoureuse d’un autre homme.

Alina resta silencieuse. Elle comprenait à présent l’air cynique et hautain du cousin de Denise lorsqu’il s’agissait des femmes. Cette attitude était due à la souffrance qui lui avait été infligée par l’une d’elles. Alina était convaincue qu’il s’agissait là, en réalité, d’une blessure d’amour-propre. Elle devait également expliquer le despotisme du séduisant lord Teverton. C’est pour cela qu’il restait apparemment insensible lorsqu’il abandonnait une de ses maîtresses en larmes. Pourtant, elle ne confia rien de ces pensées au comte. Inévitablement, quelques secondes plus tard, il parlait de Denise.

Ensuite, Alina fut invitée par leur hôte. Il semblait beaucoup plus âgé que son épouse et était plutôt ennuyeux. Il dansait mal et semait la confusion dans la salle. De toute évidence, il n’appréciait pas la soirée comme le reste des participants. Elle essaya de lui parler des tableaux mais n’obtint pas de réponse. Il en fut de même lorsqu’elle

parla des superbes statues qui ornaient la pièce. Elle aurait aimé en savoir davantage à leur sujet. Ensuite, elle mentionna le jardin. C'est alors qu'elle remarqua, dans les yeux de son partenaire, une pointe d'intérêt qui s'allumait.

Lorsqu'elle évoqua le parc, elle apprit qu'il y avait récemment installé un cerf et des gazelles. Il envisageait de créer un zoo privé et d'importer des animaux sauvages, tels que des tigres et des lions. C'était le genre de curiosités qu'Alina ne s'attendait certes pas à trouver à Rome. Elle pensa que c'était un détail dont elle se souviendrait avec plaisir. La danse s'acheva et le prince Alberto parut de nouveau à ses côtés.

— J'ai accompli mes «dances obligatoires», dit-il, et maintenant, je peux m'amuser avec vous.

Alina, pour sa part, ne pouvait guère prétexter de «dances obligatoires». Par conséquent, elle se remit à évoluer au bras du prince Alberto.

— Je veux vous montrer le jardin, annonça-t-il au bout d'un instant.

— J'en parlais justement avec votre frère, son idée d'importer des animaux sauvages pour le parc est fascinante.

— C'est parfaitement idiot au contraire. Mais le jardin est très beau et je suis sûr qu'il vous plaira.

Il guida Alina hors de la pièce par l'une des grandes baies vitrées. Elle remarqua que le parc était presque entièrement éclairé. Des lumières clignotaient sous les pins et les cyprès, et même au pied des statues. L'eau qui ruisselait des fontaines était irisée, car des ampoules étaient cachées dans les bassins.

— Comme c'est charmant! s'écria Alina en joignant les mains.

— N'est-ce pas? confirma le prince d'une voix profonde — mais c'est elle qu'il dévorait des yeux.

Elle descendit quelques marches pour mieux observer une vasque et trouva ses sculptures merveilleusement détaillées. L'eau jaillissait d'une corne d'abondance brandie par un Cupidon.

— Il y en a une autre encore plus ravissante, plus loin, affirma le prince Alberto.

Ils s'éloignèrent de la maison. Alina s'arrêta pour admirer une superbe statue. Soudain, elle se rendit compte que le prince l'enlaçait.

— Non... non... je vous en prie! dit-elle vivement, en essayant de se dégager.

Mais il resserra simplement son étreinte en demandant :

— Comment pourrais-je m'en empêcher quand je vous trouve irrésistible ?

— Je... je dois rentrer, fit Alina d'une voix effrayée.

Elle s'aperçut alors qu'ils se trouvaient beaucoup plus loin du palais

qu'elle ne l'avait cru. Les branches des arbres s'étaient refermées sur eux.

— Vous me plaisez, reprit le prince, et j'entends que ce soit réciproque. Êtes-vous réellement un glaçon comme tant de vos compatriotes, ou puis-je espérer enflammer votre cœur ?

— Je... je suis un glaçon! répondit Alina, le prenant au mot.

Elle essayait de se libérer. Mais il était beaucoup plus grand qu'elle et, comme elle le constata, beaucoup plus fort.

— Je vous désire, Alina, dit-il d'une voix profonde, et je vous apprendrai tout sur l'amour-l'amour ardent, l'amour passionné, l'amour italien pour tout dire! Cela n'a rien à voir avec les émotions tièdes et insipides que les Anglais appellent de ce nom.

Son visage était tout proche de celui de la jeune fille, et elle comprit qu'il cherchait à l'embrasser. Avec un petit cri, elle tenta de le repousser.

— Non, non! hurla-t-elle. Comment osez-vous vous comporter ainsi, alors que nous nous connaissons à peine ?

— Je vous connais depuis un million d'années, répliqua le prince, et je vous cherche depuis que je suis devenu un homme. Maintenant je vous ai trouvée !

Ses lèvres effleurèrent les joues d'Alina. Elle haletait. Il la serra encore plus fort. Elle se savait impuissante et à sa merci. C'est alors qu'une voix traînante se fit entendre :

— Je pense, lady Langley, que c'est la danse que vous m'avez promise...

Pendant un instant, Alina et le prince restèrent pétrifiés. Puis il relâcha son étreinte et la jeune fille se dégagea. Elle courut vers lord Teverton qui émergeait d'entre les cyprès.

— Je crois... je l'avais oublié, balbutia-t-elle.

— Si nous retournions à la salle de bal ? suggéra-t-il.

— Bien sûr!

Elle ne regarda pas le prince qui était resté immobile à côté de la statue. Elle marcha devant lord Teverton jusqu'à ce qu'ils soient sortis de sous les arbres.

Ce n'est que lorsqu'elle estima qu'ils étaient hors de portée de voix qu'elle bafouilla:

— Je vous remercie infiniment. J'étais si effrayée! Je ne savais que faire...

— Vous n'ignorez tout de même pas ce qu'il peut en coûter à une femme d'accepter d'aller au jardin en compagnie d'un homme? demanda lord Teverton d'un ton acerbe.

— Je n'ai jamais pensé à cela. J'admirais les fontaines quand...

Elle s'interrompt. Elle venait de se rendre compte qu'elle n'avait pas d'excuse à présenter à lord Teverton. Il ne dit rien. Ils marchèrent

en silence jusqu'au palais. Au lieu de l'emmener vers la porte-fenêtre qu'elle avait empruntée avec le prince, il la guida vers une entrée latérale sous un portique plongé dans le noir.

Nerveuse et bouleversée, Alina attendait que lord Teverton ouvre la porte. Alors, à l'improviste, il déclara :

— Essayez de vous comporter de façon plus convenable jusqu'à notre départ !

Il parlait d'une voix cinglante. Alina leva les yeux vers lui, ne sachant que répondre. Il lui prit le menton.

— Si vous êtes si avide de baisers, pourquoi ne pas essayer de les obtenir d'un homme qui est de votre pays ?

Avant qu'elle n'ait pu saisir le sens de ses propos, elle sentit les lèvres du marquis sur les siennes. Elle crut avoir rêvé. Elle était encore complètement déconcertée quand il ouvrit la porte. Il entra dans la salle de bal et la laissa, debout sous le portique.

Alina fut soulagée lorsque, une demi-heure plus tard, la comtesse douairière déclara qu'il était temps pour elle de se retirer. Denise et le comte annoncèrent qu'ils étaient prêts à partir, eux aussi. Alina comprit qu'ils espéraient avoir l'occasion de se retrouver seuls. Elle prit congé de leurs hôtes en même temps qu'eux.

Dès qu'ils furent à la maison, elle monta dans sa chambre et les laissa dans la bibliothèque. Lord Teverton n'avait pas donné signe de vie. Le comte avait suggéré qu'il était inutile de l'attendre.

— Je vous ramène, grand-mère, avait-il proposé à la comtesse douairière, ensuite je raccompagnerai Denise et lady Langley.

— Merci, mon garçon, avait répondu simplement la vieille dame.

Lorsque Alina fut dans sa chambre, elle regarda fixement son reflet dans le miroir. C'était comme si elle se voyait pour la première fois. Était-il possible que lord Teverton, entre tous, l'ait embrassée ? Elle s'avisa enfin qu'il lui démontrait de sa façon subtile et toute personnelle à quel point elle s'était dévalorisée à ses yeux. En fait, ce baiser était une punition pour mauvaise conduite. Il n'était pas attiré par elle.

C'était la première fois qu'un homme l'embrassait. Ce n'était pas du tout l'idée qu'elle se faisait d'un baiser. Les lèvres du marquis étaient dures et il était en colère. Pourquoi lui en voulait-il ? Elle ne l'intéressait à aucun titre. Sauf, bien sûr, en tant que chaperon de sa cousine dont, par ailleurs, il se souciait comme d'une guigne. L'énigme tournait dans sa tête, irrésolue, et revenait toujours au même point. Lord Teverton l'avait embrassée. Même s'il était furieux, c'était une expérience qu'elle n'oublierait jamais. En y repensant, elle constata qu'elle avait d'abord été immobilisée par la surprise. Ensuite, avant qu'il n'écarte sa bouche de la sienne, elle avait senti un frisson la parcourir.

C'était comme un jet d'eau jaillissant d'une fontaine. C'était une sensation qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant. Étrangement excitante, mais qui n'avait duré qu'une fraction de seconde. Ensuite, le marquis s'était écarté pour entrer dans le palais, la laissant seule à l'extérieur.

Je l'ai peut-être choqué, se dit-elle.

Elle ne voulait pas qu'il la méprise à cause de sa conduite.

— Ne comprend-il pas que je n'ai pas agi délibérément ? demanda-t-elle tout haut à son reflet.

Puis elle devina qu'elle était une femme dans sa maturité. Une femme qui acceptait la cour des hommes comme un dû ou comme un hommage.

Comment aurait-il pu savoir, s'avoua-t-elle, pathétique, que je ne suis qu'une pauvre fille de la campagne qu'aucun homme n'a jamais embrassée ?

Maintenant, c'était fait. Un homme qui ne l'aimait pas l'avait embrassée — lord Teverton, qui la méprisait !

Alina se coucha en larmes. C'était idiot, et elle s'en voulait de sangloter. Mais la soirée, qui avait débuté de façon si agréable, s'était terminée en catastrophe. Elle essayait de se convaincre qu'il n'y avait pas de raison d'être bouleversée. L'opinion de lord Teverton n'avait aucune importance pour elle.

Pourtant, toutes ses pensées revenaient au même point: il l'avait laissée dehors, comme si elle était un objet indésirable. Lorsqu'elle était entrée dans la salle de bal, elle ne l'avait pas revu. Plus tard, lorsqu'elle avait pris congé, la princesse n'était pas là. Peut-être était-ce une simple coïncidence? Néanmoins, se rappelant les regards de la princesse sur lord Teverton au dîner, Alina ne put s'empêcher de penser qu'ils s'étaient éclipsés ensemble. Ils se trouvaient quelque part dans ce merveilleux palais. Les statues, les tableaux et la riche collection de trésors constituaient un cadre parfait pour un rendez-vous d'amour.

Elle n'avait même pas compris les compliments que le prince Alberto lui avait adressés. Il avait dû être fort surpris par son attitude, digne d'une collégienne plus que d'une femme, en tout cas incompatible avec son allure. La poudre et le fard, ainsi que le rouge à lèvres, la gênaient.

Denise avait raison. Cela lui donnait l'air plus âgé mais cela la faisait également ressembler à toutes les femmes qui avaient du succès en société.

Aux yeux de lord Teverton, elle n'était qu'une des beautés sophistiquées qui fréquentaient Marlborough House à Londres.

Sous le déguisement, je ne suis qu'une débutante maladroite qui ne sait même pas quelle attitude adopter ! se dit Alina amèrement.

Denise n'était pas venue lui souhaiter bonne nuit. La jeune fille continua à pleurer, sans savoir pourquoi, jusqu'au moment où elle s'endormit, épuisée.

Le lendemain matin, Alina se reprocha ses larmes et ses regrets.

Tu es à Rome, se morigéna-t-elle. Tu as l'occasion de voir toutes les merveilles de la ville, et tu pleures !

Elle n'avait aucune raison de se faire du souci à cause de lord Teverton. Ce qu'elle faisait ne le regardait en rien.

Je ne suis pas une débutante, je suis censée être veuve et je ne dois pas me conduire comme une jeune fille effarouchée et sans cervelle ! se répéta-t-elle.

Lorsque, très tard, elle descendit pour le petit déjeuner, elle constata avec soulagement qu'il n'y avait personne dans la salle à manger. Elle finissait son café lorsque Denise entra.

— Quelle fabuleuse soirée ! s'écria-t-elle. Merci, chère Alina, de m'avoir laissée en tête à tête avec Henry. Il n'est parti qu'à deux heures du matin.

— Deux heures du matin ! Et lord Teverton ?

— Mon cousin Marcus n'a pas donné signe de vie — grâce au ciel ! Je suppose qu'il s'amuse ailleurs, sinon il serait rentré plus tôt.

— Sûrement, dit Alina d'une voix sans timbre.

— Henry doit venir me chercher à onze heures. Cela ne te dérange pas que nous sortions seuls, n'est-ce pas, ma chérie ?

— Non, bien sûr que non, mais j'espère que cela ne choquera personne.

— On ne nous verra pas, répliqua vivement Denise. Nous allons aux environs de Rome, dans un village à la campagne qu'Henry a découvert récemment. Il paraît que la cuisine y est délicieuse ! (Elle émit un petit rire.) J'espère que je pourrai y goûter car, en fait, je ne pense qu'à lui !

— Ne crois-tu pas, demanda Alina un peu nerveuse, que ton cousin Marcus m'en voudra de vous laisser partir seuls ?

— Henry y a déjà pensé : lorsqu'il viendra me chercher, il dira qu'il m'emmène chez sa grand-mère... Si par hasard mon cousin Marcus s'intéresse assez à moi pour poser la question...

»Le mieux que nous puissions faire, c'est d'éviter de le rencontrer, conclut Denise en repoussant son assiette. Maintenant, je monte me préparer. Dès qu'Henry arrivera, je me précipiterai en bas, bondirai dans la voiture qu'il conduira, quelle qu'elle soit, et nous serons partis !

Denise avait pensé à tout. Alina songea qu'elle aurait tort de discuter. N'aimant pas mentir, elle espéra simplement que lord Teverton ne lui poserait pas de questions.

Lorsqu'elle eut terminé son petit déjeuner, elle remonta dans sa chambre. Son. chapeau sur la tête, Denise était prête et attendait son fiancé.

— N'oublie pas qu'il y a mille curiosités qui t'attendent à Rome, lui rappela-t-elle, et tu ne les as pas encore vues. Oh! Alina, ma chérie, voici un peu d'argent car je suis certaine que tu en auras besoin.

Alina accepta sans faire d'embarras.

— Tu es si généreuse, murmura-t-elle.

— Ta gentillesse à mon égard est inappréciable, elle vaut bien plus qu'un million de livres, et Henry t'est très reconnaissant, lui aussi.

» Peux-tu imaginer ce que ce serait si j'étais accompagnée par une de mes parentes prétentieuses et très respectables? Nous ne pourrions nous adresser la parole qu'en sa présence !

Alina éclata de rire.

— Tu exagères toujours.

— Tu ne sais pas à quel point elles ont l'esprit étroit. La grand-mère d'Henry est pareille. Quoi qu'il arrive, ne lui parle pas aujourd'hui, car elle risquerait de te demander pourquoi tu n'es pas avec moi.

— Je ferai attention, promit Alina.

Un domestique vint annoncer que le comte de Wescott était en bas. Denise poussa un cri de joie. Saisissant son sac à main, elle courut le rejoindre sans même dire au revoir à Alina.

La jeune fille avait suivi Denise au rez-de-chaussée et se demandait à présent ce qu'elle pourrait faire de sa journée. Il y avait tant de monuments qu'elle voulait voir à Rome ! Elle ne savait par où commencer.

Denise avait laissé un guide dans la bibliothèque. Alina courut le chercher et elle allait remonter dans sa chambre lorsque lord Teverton entra dans la pièce. Elle le trouva très élégant.

— Bonjour, lady Langley, dit-il. Où est ma cousine ?

Après un silence, Alina fit un effort pour répondre :

— Elle est allée rendre visite à la comtesse douairière en compagnie du comte.

— Je les ai vus partir, observa lord Teverton. Ils allaient dans la direction opposée — mais qu'importe !

Il a encore voulu me piéger ! pensa Alina.

Estimant qu'il valait mieux ne rien ajouter, elle se dirigea vers la porte.

— Qu'allez-vous faire de votre personne aujourd'hui ? s'enquit lord Teverton.

— Je suis venue chercher le guide de la ville, répliqua Alina.

— L'un des monuments que vous devriez voir avant de partir est le Colisée, me semble-t-il.

— Naturellement!

— Eh bien, j'ai terminé mes affaires de la matinée, je me propose de vous y emmener.

Alina le regarda, surprise.

— Vous parlez sérieusement? Ce sera terriblement ennuyeux pour vous, car je suis sûre que vous y êtes déjà allé dix fois !

— Ce sera donc la onzième ! Mettez votre chapeau, nous partons dès que vous êtes prête.

— Je n'en ai que pour quelques minutes, promit Alina.

Elle quitta la pièce. La dépression qu'elle avait éprouvée la veille au soir s'était envolée.

Soudain, elle comprit que lord Teverton n'était plus en colère contre elle. N'avait-il pas exprimé le désir de la conduire au Colisée? Elle n'avait aucune envie de s'y rendre seule. C'était merveilleux de pouvoir le visiter avec lui.

Brusquement, une idée la frappa: peut-être voulait-il se faire pardonner pour son comportement de la veille ? Pendant un instant, elle resta immobile. Puis elle songea que le passé était révolu. A quoi bon s'inquiéter?

— Il m'accompagne au Colisée ! annonça-t-elle à son reflet dans le miroir.

Elle souriait. Le soleil brillait comme jamais auparavant.

Ils entrèrent dans le Colisée et s'arrêtèrent dans une galerie. Lord Teverton entreprit d'expliquer à quoi ressemblait l'édifice lorsqu'il fut construit. Il décrivit le théâtre de façon très précise, évoqua ses quatre-vingt mille spectateurs placés sur les gradins en fonction de leur rang social; les femmes n'étaient autorisées que dans la galerie supérieure.

Dans l'arène, les gladiateurs se battaient à mort. Des hommes s'y mesuraient à des animaux sauvages, des bêtes à d'autres bêtes. On pouvait même la remplir d'eau pour des combats navals factices : autant de spectacles destinés à satisfaire une foule avide de sang.

Il décrivit encore la façon dont les animaux étaient hissés dans des cages à partir des fosses, sous l'arène. Il affirma que l'on avait retrouvé des fouets jadis utilisés contre eux.

Alina frissonna en imaginant la foule sauvage excitée par le spectacle de la cruauté et la vue du sang. L'odeur des combats enivrait les spectateurs comme du vin. Les cris et les hurlements provenant des galeries couvraient ceux des victimes et les rugissements des animaux enragés. La jeune fille pouvait presque les entendre.

Elle se sentit soudain très abattue, comme si le spectacle se déroulait réellement sous ses yeux. Elle devint très pâle et lord Teverton se tut, interdit. Il lui prit le bras et l'aida à descendre les marches en direction de la sortie.

Son cabriolet attendait à l'extérieur. Il l'installa sur le siège et s'assit à côté d'elle avant de saisir les rênes. Ils gardèrent le silence pendant un long moment, puis Alina dit d'une petite voix :

— Je regrette, veuillez m'excuser...

— Je vous en prie, j'ai éprouvé le même sentiment la première fois que j'ai visité le Colisée.

Elle le regarda, très étonnée. Elle n'aurait jamais imaginé qu'il pût éprouver les mêmes émotions qu'elle. Qu'il pût être bouleversé à la pensée des souffrances des êtres humains et des animaux en ces lieux. Elle voulait lui demander de lui en dire davantage mais, pour l'instant, elle se sentait trop faible. Par conséquent, elle se tut.

Ils arrivèrent bientôt près d'un restaurant.

— J'ai pensé que nous pourrions déjeuner ici, proposa lord

Teverton. La dernière fois que j'y suis venu, j'ai découvert que l'on y servait le meilleur poisson de toute la ville.

Alina sentit son malaise se dissiper. Déjeuner avec lord Teverton était une perspective intéressante. Peut-être lui parlerait-il encore d'une manière aussi captivante qu'au Colisée.

C'était un restaurant sans prétention. Les poissons étaient joliment présentés pour permettre aux clients de sélectionner ceux qu'ils désiraient; on vous les faisait griller ensuite, à votre goût.

Lord Teverton ne demanda pas à Alina ce qu'elle préférait. Il choisit le meilleur, selon lui. Ensuite, ils s'assirent dans un coin confortable, près d'une fenêtre donnant sur une cour intérieure ensoleillée et ornée de fleurs et d'arbustes.

Alina était complètement remise de son léger malaise. Néanmoins, lord Teverton insista pour qu'elle boive un verre de vin d'une belle couleur dorée. Elle obéit.

— C'était stupide de ma part d'être bouleversée. J'espère que vous me pardonnez, dit-elle.

— Je suis intrigué, peut-être devrais-je dire curieux de savoir pourquoi vous avez éprouvé ce sentiment. J'ai déjà emmené différentes personnes visiter le Colisée, mais leur réaction a toujours été très différente.

Puis il passa à autre chose et ne revint pas sur le Colisée. Lorsqu'ils eurent fini de déjeuner, il tira sa montre en or de la poche de son gilet.

— Je dois vous raccompagner, déclara-t-il un peu tristement. J'ai rendez-vous avec le roi et ne puis me permettre d'arriver en retard.

— Je comprends.

Alina prit le sac à main qu'il lui avait offert et se dirigea vers la sortie du restaurant. Elle remercia le propriétaire pour sa délicieuse cuisine, tandis qu'il les saluait en leur ouvrant la porte.

Le marquis conduisit les chevaux beaucoup plus vite que le matin.

— Je vous remercie infiniment, lord Teverton, dit Alina. Le déjeuner était exquis.

Il ne répondit pas. Il se contenta de sourire, souleva son chapeau et s'éloigna comme s'il craignait de ne pas arriver à l'heure à son rendez-vous royal.

Alina entra en pensant qu'il était fort improbable que Denise fût déjà de retour. En effet, celle-ci ne se manifesta qu'à cinq heures. Elle arriva, enthousiasmée par la journée passée avec Henry. Il désirait l'emmener dîner.

— Il connaît un endroit où il sait que personne ne nous reconnaîtra, et nous pourrons bavarder tout notre soûl. Tu n'y vois pas d'inconvénient, ma chérie ?

— Non, bien sûr que non !

— Je me sens coupable de te laisser seule, mais peut-être mon

cousin Marcus dînera-t-il ici ?

— Ne t'inquiète pas pour moi ! J'ai plusieurs ouvrages à lire, et ce serait une erreur de révéler à ton cousin que je ne te chaperonne pas, ce soir.

— Tu as raison, reconnut Denise. Je suis certaine qu'il n'approuverait pas notre désir de rester seuls.

Alina se retira dans sa chambre. Installée sur le sofa, elle ouvrit l'un des livres qu'elle avait pris dans la bibliothèque. Elle pensait qu'à son retour, lord Teverton lui ferait savoir s'il dînait ou non à la maison. Elle prétendrait que Denise et Henry étaient chez la comtesse douairière.

Personne ne la dérangerait jusqu'aux environs de huit heures. Puis quelqu'un vint frapper à sa porte.

— Entrez, dit-elle — et un valet de pied apparut.

— Monsieur envoie une voiture pour Madame à neuf heures, annonça-t-il en italien.

Les yeux d'Alina s'allumèrent de plaisir, et elle bondit du sofa. Lord Teverton l'invitait à dîner ! Elle supposa que s'il lui envoyait une voiture, cela signifiait qu'il ne pourrait se libérer qu'au dernier moment. Elle sonna aussitôt la domestique.

Au lieu de l'Italienne qui s'était occupée d'elle jusqu'alors, ce fut la femme de chambre anglaise de Denise qui répondit.

— Je dîne à l'extérieur avec Monsieur, dit Alina. Voulez-vous m'aider à me coiffer et à choisir une robe que je n'ai pas encore portée ?

Mrs Jones sourit.

— Je suis contente que Madame sorte, dit-elle. C'est dommage d'être à Rome et de rester enfermée ici toute seule.

— C'est ce que je pensais, moi aussi, convint Alina.

Mrs Jones donna des ordres pour que l'on prépare un bain, et les deux femmes ouvrirent la penderie pour choisir la toilette qu'Alina porterait. Il y en avait une ravissante avec de la dentelle drapée sur une jupe en satin bleu ciel. Elle n'était pas très sophistiquée pour une dame, mais Alina jugea que si elle y ajoutait quelques bijoux prêtés par Denise, cela la vieillirait un peu.

Mrs Jones lui fit une coiffure très seyante. Puis Alina jeta son dévolu sur un collier de turquoises et de diamants, avec de lourdes boucles d'oreilles assorties. La jeune fille se regarda dans la glace et se trouva très belle.

— Merci infiniment ! dit-elle à Mrs Jones.

— La ceinture est un peu grande, dit celle-ci. Je vais l'ajuster avec un point ou deux, et si Madame veut bien sonner à son retour, je viendrai l'aider à la quitter. Demain, j'y coudrai des agrafes.

Alina la remercia encore et prit un châle bordé de dentelle et

assorti à la robe, car il faisait trop chaud pour porter l'une des capes de Denise.

— Vous êtes ravissante, madame! s'exclama Mrs Jones très contente d'elle.

Quelques minutes plus tard, un valet de pied annonça que la voiture était à la porte. Alina se précipita au bas des marches et prit place dans la voiture fermée. Ce faisant, elle songea que lord Teverton avait beaucoup de chance de pouvoir utiliser les attelages de son ami, et de séjourner dans sa maison.

Les deux chevaux se mirent en route. Où lord Teverton voulait-il l'emmener? se demanda-t-elle. Serait-ce dans une taverne encore plus délicieuse que celle où ils avaient déjeuné ?

La nuit tombait. Il était difficile de voir la rue que la voiture empruntait. Brusquement, Alina s'aperçut qu'elle n'était plus sur la route. L'attelage avançait dans une allée bordée d'arbres. La jeune fille se dit qu'elle devait être dans un parc. Ensuite, les chevaux s'arrêtèrent et il y eut des lumières. Bien qu'elle ne vît aucun bâtiment, il y avait une porte devant elle, une porte grande ouverte, comme une invitation.

Elle descendit de voiture. Lord Teverton avait certainement choisi un endroit original pour le dîner. En entrant, elle vit devant elle, non pas une pièce comme elle s'y attendait, mais une terrasse et, plus loin, l'eau miroitante d'un lac. Une question lui vint à l'esprit. Au même instant, un homme apparut entre deux piliers.

C'était le prince Alberto. Alina le dévisagea, stupéfaite.

— Bienvenue, belle dame! s'écria-t-il. Je ne puis vous dire combien je suis ravi de vous voir ici !

— Où suis-je ? demanda la jeune fille. J'ai été invitée à dîner par lord Teverton.

Le prince se mit à rire.

— Comme je savais que Sa Seigneurie dînait avec Sa Majesté, j'ai pensé que je gagnerais du temps en vous conviant à souper en son nom.

Alina étouffa un cri.

— Comment avez-vous osé? s'indigna-t-elle.

— Vous êtes adorable lorsque vous êtes en colère ! répliqua-t-il. En fait, je vous adore quelle que soit votre humeur. (Il fit un geste de la main.) Venez ! Notre dîner nous attend et nous sommes tous deux affamés, n'est-ce pas ?

Alina songea qu'il lui était difficile de protester, car maintenant, elle savait où elle se trouvait. Elle était dans le petit temple d'Esculape, dans le parc de la villa Borghèse. Elle en avait lu l'histoire et l'avait même aperçu de loin. Il était ravissant mais elle n'aurait jamais imaginé qu'elle se trouverait un jour retenue à l'intérieur.

Elle remarqua qu'une table avait été dressée pour un dîner en tête à tête sur la terrasse. Une abondance de mets attendait, disposés avec art, sur une desserte. Il n'y avait pas trace de serviteurs. Alina constata qu'elle était seule avec le prince. Elle se sentait très nerveuse. Cependant, elle était assez fine pour comprendre que si elle essayait de se sauver, il pourrait aisément l'en empêcher. En outre, il lui serait impossible de retrouver son chemin seule dans le parc.

Je dois me comporter comme la femme mûre que je prétends être, se dit-elle.

Elle enleva ses gants et s'assit à une table décorée de figurines d'un raffinement exquis. Une profusion d'orchidées blanches en ornait le centre.

Le prince plaça un plat de hors-d'œuvre devant elle et prit place en face de son invitée forcée.

— Je veux vous regarder, déclara-t-il. Je rêvais de me retrouver seul avec vous comme ceci, pour pouvoir vous dire combien vous êtes belle !

— Je préférerais que vous me parliez du temple. Il est magnifique et je me demande à quelle date il a été construit.

— En 1787. Maintenant, dites-moi quand vous êtes née vous-même.

Alina avait le plus grand mal à détourner la conversation de sa personne. Le prince lui posait des questions et lui adressait mille compliments. En même temps, il la regardait de ses yeux noirs et ardents qui la mettaient mal à l'aise.

Elle n'arrivait pas à se concentrer sur ce qu'elle mangeait. Elle ne buvait presque pas mais chaque fois qu'elle avalait une gorgée, il remplissait son verre.

Pendant qu'ils dînaient, les étoiles étaient apparues au-dessus de leurs têtes. La pleine lune brillait sur le lac, donnant à l'eau des reflets argentés. C'était très romantique. Pourtant, Alina aurait souhaité être à mille lieues du prince, bien trop démonstratif à son gré. Il était vraiment très séduisant. Cependant, pour une raison qu'elle ne pouvait s'expliquer, il ne l'attirait pas le moins du monde. Ses compliments outrés la gênaient. Elle craignait de croiser son regard, à cause de son expression. Lorsqu'ils eurent fini ce qui, d'après elle, devait être le dernier plat, elle se sentit soulagée.

— Je ne puis m'attarder, déclara-t-elle. Denise est allée dîner chez la comtesse douairière et elle s'attend à me trouver à la maison à son retour.

— Ils vous trompent peut-être, s'esclaffa le prince. Je suis convaincu qu'Henry et votre petite protégée sont en train de dîner dans un endroit secret, et qu'ils sont très heureux d'être seuls, tout comme nous.

— Je ne suis pas heureuse d'être seule avec Votre Altesse, rétorqua Alina. Vous m'avez tendu un piège pour m'amener ici, et je vous demande instamment de me faire reconduire.

— N'exigez pas une chose aussi ridicule! répondit le prince.

Il se leva et fit un geste de la main.

— Je veux vous montrer tout ce que le temple contient.

Lentement, parce qu'elle ne voulait pas toucher sa main, Alina se leva et essaya de l'éviter. Mais le prince lui prit le bras et l'entraîna à l'intérieur du temple. Ils longèrent le couloir étroit par lequel elle était entrée, puis elle constata qu'il y avait des chambres des deux côtés.

— Voici ce que je veux vous montrer, dit le prince.

Il ouvrit une porte et elle aperçut une chambre qui, bien que minuscule, était très joliment décorée. Un divan de la taille d'un grand lit était installé en face d'une fenêtre qui s'ouvrait sur le parc. La pièce était éclairée par des candélabres en forme de Cupidons, soutenant chacun trois bougies.

L'atmosphère était parfumée à l'essence de rose. Tout en regardant autour d'elle, Alina s'aperçut que le prince enlevait sa veste. Il la jeta sur une chaise au moment où elle disait :

— Je vous remercie de m'avoir fait visiter cette jolie chambre, mais maintenant je dois vous quitter !

Il se dirigea vers elle.

— Pensez-vous réellement que je vous laisserai partir? demanda-t-il. Ma précieuse, ma belle petite madone, je vous ai amenée ici pour vous apprendre ce qu'est l'amour, dont, comme toutes les Anglaises, vous savez si peu de choses. Après cette nuit, tout sera différent.

Alina poussa un cri. Il tendit les bras. Elle lui échappa et se sauva par la porte qu'il avait laissée ouverte.

Sur la terrasse, elle regarda de tous côtés. Horrifiée, elle constata que le temple était construit au bord du lac. Il était impossible de rejoindre le parc en passant par la terrasse.

Sachant qu'elle était prise au piège, le prince ne se donna pas la peine de la poursuivre. Il se contenta de marcher lentement jusqu'à elle.

— Vous êtes très timide et plutôt déconcertante. Sachez que cela m'excite encore plus, mon ange! Je vous désire... Dieu sait que je vous désire! Et j'ai l'intention de vous avoir à moi!

Il tendit la main et Alina comprit, à son grand désespoir, qu'il n'y avait pas d'issue. Il la ramènerait à la chambre qu'ils venaient de quitter. Malgré ses protestations, il abuserait d'elle.

O mon Dieu, sauvez-moi, pria-t-elle en silence.

A cet instant, elle entendit la réponse. Elle s'écarta du prince surpris, non pas, comme il eût pu s'y attendre, pour se diriger vers le temple mais droit vers le lac.

Elle eut bientôt de l'eau jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la taille.

Lord Teverton avait dîné avec le roi et la reine. Il quitta le palais dès qu'il le put. C'était un privilège d'être invité à un dîner intime quoique royal. Toutefois, la réception lui avait paru un peu ennuyeuse, et il n'avait pas eu envie de s'attarder après le repas. Il remercia chaleureusement ses hôtes pour leur hospitalité et accepta une invitation du roi à poursuivre des conversations relatives aux propositions présentées par le Premier ministre. C'était précisément pour les lui soumettre qu'il avait fait le voyage à Rome.

Puis, avec un soupir de soulagement, il monta dans sa voiture. Il était encore relativement tôt et il se demanda si Alina était couchée. Son émotion au cours de la visite du Colisée était plutôt étonnante. Comme il le lui avait avoué, il avait lui-même été très ému lorsqu'il avait découvert les lieux. Il n'avait alors que vingt ans, et il était étudiant à Oxford. Il n'avait jamais rencontré quelqu'un qui avait éprouvé les mêmes sentiments. Sans doute y avait-il un trait commun entre lady Langley et lui, ce qui ne laissait pas de le surprendre. Elle était belle — il le reconnaissait volontiers. Mais il y avait une différence notable entre elle et les autres femmes, une différence qu'il ne parvenait pas à s'expliquer.

La voiture s'arrêta devant la maison et il entra dans le hall. Il attendit qu'un valet vînt lui enlever sa cape de soirée, mais, avant qu'il n'ait pu faire un geste, Mrs Jones, la femme de chambre qui avait accompagné sa cousine depuis Londres, apparut.

— Madame n'est pas avec vous, monsieur? demanda-t-elle.

Lord Teverton la dévisagea, interloquée.

— Avec moi ? De quoi parlez-vous ?

— Madame a dit qu'elle sortait dîner avec Monsieur, expliqua Mrs Jones. Je l'attends pour l'aider à se déshabiller avant d'aller me coucher.

— Vous faites erreur, rétorqua lord Teverton. J'ai dîné au palais avec Sa Majesté et la reine.

Mrs Jones écarquilla les yeux.

— C'est étrange pour le coup ! Un message est arrivé pour informer Madame que vous deviez lui envoyer une voiture à neuf heures.

Pendant un moment, lord Teverton resta immobile. Puis il réagit rapidement.

— Retenez la voiture! ordonna-t-il au valet qui se trouvait le plus près de la porte.

On était en train d'emmener les chevaux à l'écurie. Le valet se précipita pour rappeler le cocher. Lord Teverton regarda les autres valets.

— Qui a transmis le message à Madame? interrogea-t-il.

Lord Teverton s'exprimait couramment en italien. L'un des valets qui ne parlait pas l'anglais répondit :

— Moi, monsieur.

— Et qui l'a emmenée ?

— Un homme en livrée, monsieur.

— Avez-vous reconnu la livrée ?

L'homme réfléchit un instant.

— Je crois, monsieur, que c'était la livrée du prince Borghèse.

Lord Teverton n'en demanda pas davantage. Il descendit les marches en courant et sauta dans la voiture tout en donnant une adresse au cocher.

Pendant tout le dîner, il avait écouté une jolie femme assise à sa gauche. Elle lui avait raconté les petites histoires scandaleuses de la vie romaine.

— Le prince Alberto nous tient tous en haleine avec ses exploits, avait-elle déclaré. C'est un polisson mais, évidemment, nous adorons ses interminables affaires de cœur. Figurez-vous qu'il nous fait deviner qui partagera son lit !

Cette conversation n'intéressait pas vraiment lord Teverton. Il pensait que le prince était un jeune homme assommant; mais sa voisine de table avait continué :

— Son Altesse emmène ses belles au petit temple grec, dans le parc Borghèse. Il a installé une chambre extraordinaire sur l'arrière, et tout Rome spéculé sur le nom de la prochaine occupante !

Elle avait ri. L'homme assis à sa gauche avait confirmé ses propos, en y ajoutant quelques anecdotes de son cru, que lord Teverton avait écoutées poliment.

Maintenant, il savait qui avait enlevé Alina en son absence, et il savait où elle se trouvait. Il se sentait en colère, ulcéré par cette impertinence et cette inconduite.

Néanmoins, son esprit froid et calculateur s'activait avec perspicacité. Il ne fallait pas commettre l'erreur de laisser cet événement se transformer en incident diplomatique. En effet, il était toujours possible que cela fût échouer la mission dont il était chargé au nom du Premier ministre.

Debout dans l'eau qui lui arrivait à la taille, Alina n'osait s'aventurer plus loin. Si le fond du lac descendait en pente, elle risquait de perdre pied. Elle savait nager, mais pas très bien. Rien ne l'humilierait davantage que le fait d'être obligée de compter sur le prince pour la sauver de la noyade.

Stupéfait par l'audace dont son invitée avait fait preuve, celui-ci se tenait au bord de la terrasse. Elle était sûre qu'il se demandait quelle

attitude adopter.

— Revenez, Alina! cria-t-il enfin. Vous vous êtes mouillée pour rien. Laissez-moi vous sécher. Vous risquez un refroidissement.

Alina ne répondit pas. Elle s'efforçait de trouver un moyen de ne pas rebrousser chemin. Mais tôt ou tard, elle devrait s'y résoudre. Puis, sentant qu'elle s'enfonçait un peu plus dans l'eau, elle battit nerveusement des bras.

C'est alors qu'elle entendit une voix traînante :

— Bonsoir, Votre Altesse. Je passais par là et j'ai pensé que je pourrais ramener lady Langley.

Le prince, abasourdi, se retourna. Lord Teverton se tenait juste derrière lui. Pour le moment, il était si interloqué par cette apparition inattendue qu'il ne trouvait rien à répondre.

Lord Teverton marcha jusqu'au bord de la terrasse. Surpris, il observa Alina debout dans le lac.

— La nuit est chaude, certes, lady Langley, déclara-t-il d'une voix ennuyée, mais je pense que vous auriez tort de prolonger ce petit bain trop longtemps.

Avec un sentiment de soulagement infini, Alina se retourna et commença à revenir lentement vers la rive. Sa jupe plaquée contre ses jambes la gênait horriblement.

Le prince étouffa un juron malsonnant et s'éloigna, furieux.

Lorsque Alina atteignit l'endroit où lord Teverton se tenait, il lui tendit les deux mains. Il dut la tirer pour l'aider à sortir du lac. L'eau ruisselait de sa jupe en satin et dentelle. Elle se pencha pour tenter d'en essorer le bas.

Sans mot dire, lord Teverton ôta sa cape de soirée et la mit sur les épaules de la jeune fille. Ensuite, il l'entraîna jusqu'au passage qui menait hors du temple. La porte était ouverte et sa voiture attendait dehors.

— Je vais tremper le siège, chuchota Alina.

— Cela n'a aucune importance, répondit lord Teverton.

Il l'aida à monter sur le siège arrière et fit le tour de la voiture pour s'asseoir à côté d'elle.

Elle avait les mains jointes, et sa jupe mouillée formait une petite mare à ses pieds. Ils s'éloignèrent.

— Je croyais devoir dîner avec vous, murmura Alina.

— C'est ce que j'ai appris en rentrant.

— Grâce au ciel! Vous êtes venu... J'ai eu si peur ! Je n'avais d'autre moyen de lui échapper...

Les mots sortaient de sa bouche de façon presque incohérente.

— Oubliez-le! conseilla lord Teverton. En outre, vous feriez bien de ne pas parler de ce qui s'est passé ce soir.

— Bien sûr que non! Comment pouvez-vous croire que j'en

parlerai?

Elle essayait de se défendre mais était au bord des larmes. Lord Teverton ne répondit pas et ils gardèrent le silence jusqu'à la maison.

— Montez directement, ordonna lord Teverton, et si votre femme de chambre vous pose des questions, répondez simplement qu'il s'agit d'un accident.

Il parlait d'une voix tranchante, comme s'il s'adressait à un enfant capricieux. En montant dans sa chambre, Alina pensa qu'il la méprisait, très certainement, et cela la rendit malheureuse. Il devait en outre se sentir humilié par sa stupidité.

Comme elle l'aidait à se déshabiller, Mrs Jones fut horrifiée par l'état de la robe d'Alina. Mais elle la rassura.

— Ne vous en faites pas, madame, dit-elle. Je la suspendrai pour la sécher et, après un bon repassage, elle sera comme neuve.

Alina la remercia et se coucha. Dans l'obscurité, elle songea qu'elle avait eu beaucoup de chance; lord Teverton était arrivé au bon moment. Sinon elle n'aurait pu échapper au prince. Il aurait abusé d'elle, en dépit de ses arguments et de ses protestations.

— Lord Teverton m'a sauvée ! chuchota-t-elle.

Lui seul avait pu être assez malin pour la retrouver. Et nul autre que lui n'aurait pu régler l'incident avec autant de diplomatie.

Le prince ne s'était pas mis en colère contre lui, ni ne l'avait défié en duel, ce qui eût été encore plus grave. Les duels existaient toujours en Italie, de même qu'à Londres, où ils n'avaient lieu qu'occasionnellement et en grand secret.

Je suis sûre que demain, Sa Seigneurie sera en colère contre moi, se dit Alina.

Puis elle comprit qu'elle ne le supporterait pas, si c'était le cas. Il ne devait pas la mépriser pour sa stupidité, mais l'admirer au contraire.

Soudain, elle se figea. Si incroyable que cela pût paraître, elle était amoureuse ! Amoureuse de lord Teverton, pour qui elle était une calamité...

— Je l'aime ! Je l'aime ! murmura-t-elle dans l'obscurité.

Elle se sentit frissonner. Comme lorsque les lèvres du marquis s'étaient posées sur les siennes.

Alina se réveilla en sursaut. Quelqu'un la secouait doucement. Elle ouvrit les yeux : c'était Denise.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Elle avait l'impression de n'avoir dormi que quelques minutes, alors qu'elle était plongée dans un profond sommeil depuis plusieurs heures.

— Je regrette de te réveiller, ma chérie, affirma Denise, mais nous devons retourner en Angleterre immédiatement.

Alina étouffa un petit cri et s'assit dans son lit.

— Qu'est-il arrivé ?

— Lorsque Henry est rentré hier soir chez sa grand-mère, il a trouvé un télégramme l'informant que sa sœur, plus âgée que lui et veuve, était gravement malade.

— Je suis désolée...

— Il est venu me le dire ce matin à huit heures, et je suis descendue pour lui parler. Il est actuellement avec mon cousin Marcus pour organiser notre voyage de retour dans son wagon privé.

— Et... nous devons partir tout de suite ? interrogea Alina d'une petite voix.

— Il te reste un peu plus d'une heure avant que nous ne quittions la maison. Dès que Mrs Jones aura fini de faire mes bagages, elle s'occupera des tiens, mais je pense que tu devrais commencer sans tarder.

— Tu as raison.

Denise quitta la pièce et Alina se leva pour aller se planter devant la fenêtre surplombant les toits de Rome.

Ainsi, tout était fini ! Elle était restée si peu de temps dans cette ville enchanteresse ! Le conte de fées était terminé, elle devait retourner en Angleterre et redevenir elle-même. Elle sentait comme un poids sur la poitrine. La vraie raison de sa tristesse n'était pas le départ de Rome, mais la séparation d'avec lord Teverton.

Elle n'ignorait pas qu'il rentrerait plus tard, sans elles. En effet, il n'avait pas achevé le travail qu'il était venu accomplir. Cela signifiait qu'elle ne le reverrait jamais. Tandis qu'elle réfléchissait aux conséquences de cette situation, deux domestiques italiennes entrèrent

dans la chambre, portant l'une de ses malles.

Alina s'habilla rapidement. Lorsqu'elle descendit, les deux femmes avaient vidé la penderie et les commodes. Il ne restait que quelques vêtements à ranger dans la dernière malle. Il n'y avait personne dans la salle à manger. Lorsqu'un domestique apporta une cafetière fumante, Alina ne put s'empêcher de demander :

— Monsieur a-t-il pris son petit déjeuner ?

— Monsieur est sorti, madame.

Alina se résigna : son dernier espoir s'était envolé. Lorsque le comte de Wescott arriva, il le confirma.

— Je suis vraiment désolé, lady Langley. Nous avons été obligés de tout faire très vite ; vous comprendrez certainement que je doive rentrer immédiatement, ma sœur est au plus mal.

— Bien sûr !

— Elle est en traitement depuis un certain temps, mais les médecins sont perplexes. J'espère que son état ne s'est pas aggravé.

Alina émit un murmure de compassion. Elle n'eut pas le temps d'ajouter un mot. Le comte poursuivit :

— J'aurai à me charger de tout, lorsque je serai rentré en Angleterre, même si cela implique une opération. (Il se tut un instant, avant d'ajouter :) Oh ! à propos, lord Teverton m'a demandé de vous transmettre ses excuses ; il n'a pu vous faire ses adieux. Il avait une réunion très importante avec Sa Majesté ; il ne pouvait la faire ajourner, bien sûr !

— Bien sûr, répéta Alina.

Elle monta l'escalier et distribua des pourboires aux domestiques qui avaient emballé ses bagages. Puis elle prit le manteau douillet qu'elle portait pendant le voyage.

Lorsqu'elle redescendit, la voiture attendait dehors. Le courrier qui avait escorté les jeunes filles jusqu'en Italie s'occupait des malles.

Les voyageurs s'installèrent tous trois sur le siège arrière et partirent. Denise tenait les mains du comte dans les siennes pour le réconforter.

C'était presque un miracle qu'en si peu de temps on ait pu faire rattacher la voiture de lord Teverton au train express. Denise expliqua que

c'était parce que son cousin avait le rang d'ambassadeur d'Angleterre. Par conséquent, il pouvait faire accélérer les formalités.

Ils montèrent dans le train. Alina se souvint que lord Teverton avait manifesté beaucoup de mauvaise grâce à l'aller. Dès le début, il avait montré qu'il ne souhaitait pas la compagnie des deux femmes.

Et pourtant, il avait été si aimable avec Alina pendant leur séjour à Rome ! Elle n'oublierait jamais que, la veille, il l'avait emmenée au Colisée pour l'inviter ensuite à déjeuner. Puis dans la soirée, il l'avait

arrachée aux griffes du prince Alberto. La considérait-il un peu comme une amie ?

Alors, comme un coup de poignard en plein cœur, la vérité lui apparut. Il la prenait toujours pour une femme plus âgée, et non pour la jeune fille inexpérimentée qu'elle était réellement. Si un jour il devinait la vérité, jamais il ne voudrait la revoir. De toutes façons, il était probable qu'il ne se donnerait pas tant de peine. Alina avait eu tout le temps d'examiner son comportement envers Denise, et elle en avait conclu que le marquis n'avait pas de temps à perdre avec les jeunes filles. Il était inutile de s'attendre à le retrouver un jour sur son chemin.

Les roues du train, au-dessous d'elle, semblaient la narguer en répétant sans cesse :

— C'est fini... fini... fini...

Comme pour leur voyage à l'aller, lord Teverton leur avait fait confectionner des paniers-repas. Mais le chef de Rome n'avait eu que très peu de temps pour les préparer. Par conséquent, les plats n'étaient pas aussi délicieux que la première fois. Le valet du comte les servit et se montra très prévenant.

Mais Alina avait l'impression que tout était différent et insipide. Heureusement, elle était fatiguée et avait une excuse pour se coucher tôt. Elle laissa Denise et le comte en conversation dans le salon.

Toutefois, elle était encore éveillée lorsque Denise vint se coucher. Celle-ci se déshabilla puis annonça à Alina à voix basse :

— Ma chérie, j'ai quelque chose à te dire.

— Je t'écoute, répondit Alina sur le même ton.

Elle devinait que Denise ne souhaitait pas être entendue du comte.

— Lorsque nous serons en Angleterre, je te demanderai d'aller chez toi directement.

— Bien sûr, c'est ce que je comptais faire, convint Alina.

— Je ne désire pas qu'Henry devine que je lui ai menti à ton sujet. Même s'il m'a pardonnée pour la manière dont je me suis conduite avec Charles, il ne l'a pas oubliée. Je ne voudrais pas faire quelque chose qui lui semblerait surnois ou un peu bizarre.

— Tu as raison. Dès que nous arriverons à Londres, je prendrai une correspondance ou une voiture.

— Nous avons décidé de nous marier rapidement, pour le cas où la sœur d'Henry décéderait, expliqua Denise. (Elle se tut un instant, avant d'ajouter :) Tu comprends mieux que quiconque que je ne pourrais supporter d'être obligée d'attendre la fin des six mois de deuil pour pouvoir épouser Henry.

— Il est préférable de te marier tout de suite, même s'il doit s'agir d'un mariage discret.

— C'est ce que nous avons décidé. Mais ce qui m'embête, c'est que

je ne pourrai pas t'inviter.

— Je prierai pour ton bonheur, où que je sois, promet Alina.

— J'espère que plus tard, peut-être dans un an, je pourrai expliquer la situation à Henry. Je lui dirai que ta mère est morte, et que nous avons été élevées ensemble. Nous pourrions alors nous revoir, et il n'aura aucun soupçon, même si tu ressembles trait pour trait à ta mère.

— Je vois que tu as tout prévu, encore une fois.

— Je te parais sans doute très égoïste, poursuit Denise mais, même si je suis heureuse avec lui, Henry a toujours des doutes au sujet de mon amour. Je dois me montrer très prudente.

— Ne t'inquiète pas. Je vais disparaître, et lorsque nous nous reverrons, il n'aura aucune raison d'imaginer que je suis autre chose qu'une jeune fille... plus jeune que toi d'un an.

Denise émit un petit rire.

— C'est une bonne idée que j'ai eue de te proposer de m'accompagner. Tu as été parfaite! Si j'avais emmené une autre personne comme chaperon, elle ne m'aurait pas laissée seule un seul instant avec Henry, alors que c'était nécessaire pour le convaincre de mon amour.

— Vous allez vivre heureux, pour toujours ! Vous devriez vous marier dès que possible.

— Ma chère Alina, je ne pourrai jamais assez te remercier.

Elle tendit la main et la posa sur celle d'Alina dans le noir.

— Voici ce que je vais faire: lorsque je choisirai mon trousseau, je t'envierai tous les vêtements que je possède aujourd'hui. J'ai rédigé un chèque de deux cents livres, que j'ai glissé dans ton sac lorsque je me déshabillais.

— C'est trop ! protesta Alina. Je ne puis accepter !

— Ne sois pas stupide, répliqua Denise. Tu dois vivre, et je ne pourrai supporter l'idée que tu essaies de gagner de l'argent en faisant un travail servile ou désagréable. Deux cents livres te permettront d'être à l'aise jusqu'à ce que nous puissions nous revoir, plus tard.

— Mais, je...

— Ne discute pas! coupa Denise. Cela ne ferait que me contrarier et je me ferais du souci pour toi, même pendant ma lune de miel. Tu n'as pas le droit de me faire ça !

— Merci, ma chérie, merci beaucoup !

Denise avait été si gentille avec elle qu'Alina eut envie de pleurer. Mais elle savait que ce n'était pas la seule raison qui lui faisait monter les larmes aux yeux.

Les voyageurs eurent la chance d'éviter une correspondance à Paris. Après un arrêt interminable, ils repartirent en direction de Calais.

Lorsqu'ils arrivèrent à Londres, ils étaient épuisés. Le comte était tendu, car il se tourmentait au sujet de sa sœur. Alina supposa qu'il craignait qu'elle ne fût déjà morte. Dans ce cas, il devrait retarder son mariage avec Denise de quelques mois. Il avait télégraphié pour annoncer son retour, et des voitures les attendaient. Heureusement, le cocher put le renseigner: la malade était en vie.

La voiture d'Alina la conduisit directement à la gare de Paddington. Le courrier s'était assuré qu'il y avait un train en partance pour la gare la plus proche du village. Le délai n'était que de trois quarts d'heure. Sur les instructions du comte, le courrier accompagna la jeune fille. Elle s'installa dans la salle d'attente jusqu'au moment où il l'escorta sur le quai.

Un compartiment avait été réservé pour elle. Elle pensa que c'était un caprice qu'elle ne pouvait se permettre, mais elle apprit que le comte, ou Denise, avait tout payé d'avance. Tout ce qu'il lui restait à faire, c'était de remercier le courrier, ce qu'elle fit généreusement. Il la salua et s'en alla, après avoir donné un pourboire au porteur.

Denise a été si gentille! songea Alina tandis que le train quittait la gare.

Puis, de nouveau, il lui sembla qu'elle s'éloignait irrémédiablement de lord Teverton. Il devait être satisfait à présent, seul dans la maison de ses hôtes à Rome. Il pouvait passer tous ses loisirs avec la belle princesse Borghèse, ou une femme qui lui ressemblât. Alina n'avait pas oublié qu'il appréciait l'élégance des Italiennes. S'il les admirait, elles le lui rendaient, très certainement.

Je dois me montrer raisonnable, se dit-elle. C'était une aventure que je n'oublierai jamais, mais cela ne fait plus partie de ma vie et je dois redevenir celle que j'étais.

Au fond, elle aurait voulu se convaincre d'oublier Marcus Teverton. Mais tous ses efforts pour être logique butaient sur un nœud de souffrance dans son cœur. Son amour devenait plus violent au fur et à mesure que le train l'emmenait loin du cercle de lord Teverton, tout droit vers son petit monde à elle, vers son village.

Alina était rentrée chez elle depuis cinq jours. Elle revint du jardin, un bouquet de roses à la main. Elle avait déjà rempli plusieurs vases, et des roses rouges embaumaient le hall.

Elle avait eu beaucoup à faire à son retour. D'abord, elle avait vidé ses malles. Ensuite, elle était allée voir le pasteur pour le remercier de s'être occupé de sa maison en son absence. Elle avait parcouru toutes les pièces, inspectant le moindre recoin. Son séjour dans la belle résidence en haut de l'escalier de la Piazza di Spagna lui avait fait prendre conscience de la pauvreté de sa maison. Elle était déterminée à la rendre aussi belle que possible, sans excès. Même sans les

nombreux meubles qu'elle avait dû vendre.

Elle lessiva les murs pour faire disparaître les marques des miroirs et des tableaux. Elle lava les housses des fauteuils et des sofas. C'était déjà quelque chose, et ils reprirent des couleurs. Elle envisageait à présent de reprendre les parties élimées.

Mrs Banks l'avait aidée à nettoyer les tapis, et on aurait pu croire qu'ils étaient presque neufs. Mais c'était exagéré. Toute la pièce avait néanmoins un bien meilleur aspect qu'auparavant, et les fleurs remplaçaient les figurines en porcelaine.

Tout en disposant dans un vase les roses qu'elle avait rapportées du jardin, elle se demanda pourquoi elle se donnait tant de peine. Qui verrait les améliorations qu'elle avait apportées à sa maison, à part elle-même ?

Puis elle comprit, aussi bizarre que cela pût paraître, que c'était son amour pour un homme qu'elle ne reverrait jamais qui la rendait si exigeante, pas seulement pour sa maison, mais aussi pour elle-même.

Elle avait éprouvé les mêmes sentiments que lord Teverton au Colisée. Si, de loin, il arrivait au marquis de penser à elle, elle voulait qu'il l'admire et non pas qu'il se la représente comme la jeune fille un peu brouillonne et maladroite qu'elle était en réalité. Elle souhaitait qu'il se souvînt d'elle comme d'une femme élégante et vêtue avec soin, d'une femme qu'il avait trouvée belle. Il y avait de l'admiration dans ses yeux, le jour où il l'avait emmenée dîner au palais Borghèse, lorsqu'elle l'avait trouvé dans la bibliothèque, avant de quitter la maison de leur hôte.

C'était cette image qu'elle désirait lui laisser pour toujours. C'était puéril, sans doute ! Comme un beau rêve qui ne se réaliserait jamais !

Elle fit le vœu de ne plus jamais se laisser aller à être mal vêtue ou découragée. Ce matin-là, elle avait mis l'une des jolies robes que Denise lui avait offertes. Une robe qui lui donnait l'air d'une très jeune fille, en mousseline blanche, avec des rubans bleus passés dans l'ourlet de broderie anglaise. Une large ceinture bleue faisait ressortir sa taille fine; nouée dans le dos, on aurait dit une tournure, comme dans un modèle de soirée.

Alina avait essayé de reproduire la coiffure que Mrs Jones avait réalisée sur Denise, qui était ravissante. En se regardant dans le miroir, elle l'avait trouvée très séduisante.

Elle finit de disposer les fleurs dans le vase, près de la fenêtre. Pour elle, les roses symbolisaient la beauté qu'elle avait découverte à Rome. Elle aurait aimé pouvoir les offrir à l'homme de son cœur.

Son travail terminé, elle resta plantée près de la croisée. Allait-elle retourner dans le jardin ou rester dans la maison ?

Comme dans un rêve, elle entendit soudain une voix connue derrière elle :

— La porte était ouverte et, puisque personne n'a répondu à mon coup de sonnette, je me suis permis d'entrer !

Pendant une fraction de seconde, Alina pensa qu'elle imaginait toute la scène, qu'elle rêvait tout haut.

Puis elle tourna la tête.

Aussi impossible que cela pût paraître, il était là, debout dans l'embrasement de la porte du salon, et il la regardait.

Elle ne pouvait ni faire un geste ni respirer.

Il s'avança et elle vit qu'il était bien réel. Elle ne rêvait pas. Enfin, lorsqu'il fut tout près d'elle, Alina retrouva sa voix.

— Que... que s'est-il passé ? Que faites-vous ici ?

Elle devina l'ombre d'un sourire sur les lèvres de lord Teverton, tandis qu'il répondait :

— Je tenais à m'excuser auprès de lady Langley, car je n'ai pas pu lui faire mes adieux avant son départ de Rome, mais j'ai eu quelque difficulté à la retrouver.

Alina écarquilla les yeux et murmura :

— Vous... vouliez... la retrouver ?

— Naturellement, je voulais la retrouver ! Mais lorsque j'ai demandé à ma cousine Denise où elle était, je n'ai obtenu que des réponses évasives et mystérieuses.

Il se tut.

Alina sentit son regard pénétrant fixé sur elle et se détourna. Il y eut un bref silence, puis lord Teverton reprit :

— Wescott non plus n'a pas pu me renseigner. C'est alors que j'ai pensé à m'adresser au père de Denise, ce qui s'est avéré beaucoup plus utile.

Alina avait le souffle coupé et n'arrivait pas à ordonner ses pensées. En un éclair, elle comprit que lord Teverton ne la prenait pas pour sa mère. Il la voyait comme elle était vraiment — la fille de sa mère, une jeune fille.

— Rupert Sedgewick, poursuivit lord Teverton, a eu l'amabilité de me donner l'adresse de lady Langley, et me voilà à Little Benbury.

»En arrivant au village, enchaîna-t-il, j'ai appris que lady Langley avait disparu.

Alina joignit les mains. Manifestement, le marquis attendait une réponse et, au bout d'un moment, elle affirma :

— C'est vrai. Maman est morte.

— J'ai également appris, reprit lord Teverton, que ses funérailles avaient eu lieu voici un mois.

Il savait la vérité. Alina le regarda, suppliante.

— Pardonnez-moi ! s'écria-t-elle, je vous en prie, pardonnez-moi ! Denise voulait désespérément aller à Rome avec un chaperon qui ne l'empêcherait pas de rester seule avec le comte de Wescott, et surtout,

elle ne voulait pas qu'il pût penser qu'elle le poursuivait.

— Vous vous êtes fait passer pour votre mère pour lui servir de chaperon! s'exclama lord Teverton.

— J'ai eu tort, je le sais, dit Alina, désespérée, mais Denise a trouvé le bonheur. Il n'y avait aucune raison pour qu'on devine que je n'étais pas celle que je prétendais être. C'est vous, surtout, qui ne deviez rien deviner...

— Pourquoi moi, surtout? s'enquit lord Teverton.

— Parce que vous auriez pu être très choqué et informer votre famille, répondit Alina en étouffant un petit cri. Je vous en prie ! Ne parlez à personne de ce qui s'est passé ! Denise ne veut pas que le comte ou son père ou un autre membre de sa famille découvre la vérité. Ils seraient furieux.

— Et à juste titre! Comment avez-vous pu imaginer qu'une personne aussi jeune que vous pourrait servir de chaperon ?

— Je regrette que les choses se soient passées ainsi. Cependant, à moins que vous ne parliez, personne ne le saura.

— Mais moi, je le sais !

— Vous l'avez découvert, soit! Mais, pour l'amour du ciel, je vous demande de garder le secret !

Le marquis ne répondit pas et, au bout d'un moment, Alina reprit :

— Pourquoi êtes-vous venu ici? Pour découvrir la Vérité ? Je ne puis croire que vous regrettiez de n'avoir pu me faire vos adieux à Rome!

— Non, admit-il. Il y a une autre raison.

Elle le regarda, l'air interrogateur. Il était très beau, très élégant. Il se tenait tout près d'elle, et le cœur d'Alina battait à tout rompre. Elle craignit même qu'il ne l'entendît.

Je l'aime ! Je l'aime ! se dit-elle. Mais il ne doit jamais s'en douter.

Elle attendit la réponse à sa question. En constatant qu'il gardait le silence, elle répéta :

— Quelle est la véritable raison de votre visite ?

C'était certainement important. A sa grande surprise, lord Teverton fit un pas dans sa direction.

— Il fallait que je sache, dit-il calmement, si vos lèvres étaient aussi douces, pures et innocentes qu'elles le paraissent lorsque je vous ai embrassée à Rome.

Alina, stupéfaite, écarquilla les yeux. Avant qu'elle n'ait pu faire un geste, il l'enlaça.

— J'ai parcouru un long chemin pour connaître la vérité, dit-il.

Puis ses lèvres se posèrent sur les siennes, et elle eut l'impression que plus rien au monde n'existait. Il l'embrassait, et ses lèvres n'étaient pas dures, mais douces, si douces. Tandis que le corps d'Alina fondait contre celui de lord Teverton, le baiser du marquis se

fit plus exigeant, plus possessif. Alina sentait l'amour les submerger, les envelopper, les envahir. Le soleil semblait être entré dans le salon pour les nimber de sa lumière éblouissante.

Lord Teverton releva la tête.

— Dites-moi ce que vous pensez de moi, pria-t-il.

— Je vous aime, chuchota Alina. Je n'y peux rien, je vous aime, et je pensais que je ne vous reverrais jamais.

Tandis qu'elle prononçait ces mots, ses yeux s'emplirent de larmes.

— Moi aussi, je vous aime ! avoua-t-il de sa voix profonde. Comment avez-vous pu inventer une chose aussi scandaleuse ! Vous faire passer pour une femme mûre, alors que vous n'étiez qu'une jeune fille qui n'avait jamais reçu un baiser ?

— Avais-je l'air si inexpérimentée ? chuchota Alina.

— Je vous ai embrassée parce que je vous trouvais très belle. Mais je pensais que, comme toutes les femmes, vous flirtiez outrageusement avec le premier venu et que, peut-être, vous faisiez semblant de craindre les avances du prince Alberto.

— Comment avez-vous pu avoir une telle opinion de moi ? murmura Alina.

Elle connaissait la réponse sans qu'il ait besoin de la lui fournir. Elle s'était fardée, elle s'était mis du rouge à lèvres, elle ressemblait aux beautés avec lesquelles le marquis occupait ses loisirs à Londres. Il y eut un bref silence.

— Oui, c'est ça... jusqu'à ce que je vous embrasse ! Dites-moi la vérité, aucun homme ne vous avait jamais embrassée auparavant... ?

— Aucun homme ne m'avait jamais embrassée... vous étiez le premier, répondit Alina.

Sa voix était entrecoupée de sanglots. Des larmes coulaient sur ses joues. Lord Teverton la prit dans ses bras et sécha ses larmes sous ses baisers. Puis ses lèvres se posèrent à nouveau sur sa bouche. Il la retint prisonnière, et Alina crut que ses pieds ne touchaient plus le sol, qu'elle s'envolait avec lui.

Elle resta muette lorsqu'il lui demanda d'une voix profonde, indécise :

— Comment pouvez-vous me faire cela ?

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle.

— Vous me donnez un sentiment que je ne pensais plus pouvoir éprouver pour aucune femme. Cela signifie, ma chérie, que je suis très amoureux de vous !

— Est-ce bien vrai ? demanda Alina. Est-ce possible ? Comment pouvez-vous m'aimer, moi ?

Lord Teverton sourit.

— C'est très facile, et savez-vous, mon trésor, que si nos sentiments sont si forts dès à présent, c'est le signe qu'ils vont encore augmenter ?

(Il lut une interrogation dans ses yeux, et ajouta :) Dans combien de temps voulez-vous m'épouser ?

Alina sentit son cœur battre la chamade, puis elle réussit à dire :

— Me demandez-vous d'être votre femme?

— Dès que possible! répliqua lord Teverton.

Tout en parlant, il pensait qu'il n'avait jamais vu jeune fille plus radieuse, plus délicieusement heureuse, plus belle. Puis Alina étouffa un petit cri.

— Mais... comment pourrions-nous nous marier? interrogea-t-elle. Vous épouser serait pour moi la chose la plus merveilleuse, la plus miraculeuse ! Mais le comte de Wescott devinerait la vérité, et je ne voudrais pas gâcher le bonheur de Denise !

— Avec ou sans Denise, rétorqua fermement lord Teverton, je vous épouse. Nous allons faire preuve de perspicacité, mon amour, et imaginer une explication qui n'éveillera aucun soupçon, comme pour votre mascarade de Rome.

— Mais vous aviez des soupçons justement! lui fit remarquer Alina.

— Seulement après vous avoir embrassée, et je vous jure qu'aucun homme ne vous embrassera plus à l'avenir, à part moi. Le prince Alberto a eu beaucoup de chance de sauver sa tête l'autre nuit. J'aurais dû le jeter dans le lac !

» Il n'y a que vous, ma chérie, pour concevoir une issue aussi surprenante! s'écria le marquis en riant. Vous enfoncez dans le lac pour échapper aux avances du prince !

— J'étais terrifiée. Je n'ai pas trouvé d'autre moyen de lui échapper sur le moment.

— C'est ce que j'ai vu ! Et c'était très astucieux de votre part. Mais c'est une aventure qui ne se reproduira pas, car je ne vous quitterai plus des yeux. Vous êtes trop belle — trop ravissante pour ne pas être correctement chaperonnée, et je pèse mes mots.

Alina se blottit contre lui.

— Pensez-vous réellement que je voudrais être embrassée par un autre homme que vous? Je trouvais le prince répugnant! Je comprends aujourd'hui que c'est parce que j'étais déjà amoureuse de vous que je le jugeais ainsi !

— Et votre amour ne va pas cesser de grandir, ma chérie, prédit lord Teverton.

Alina posa sa joue contre son épaule.

— En revenant de Rome, je pensais que chaque minute m'éloignait de vous, irrémédiablement, et que vous seriez bientôt complètement hors de portée.

— Je suis rentré en Angleterre avec l'intention de vous voir dès mon arrivée. Lorsque Denise m'a répondu de façon si vague, quand je lui ai demandé votre adresse, j'ai commencé à craindre de ne jamais

vous revoir.

— Mais... lorsque nous serons mariés... je pourrais vous décevoir? Après tout, je ne suis qu'une jeune fille, et vous détestez les jeunes filles !

Lord Teverton posa ses lèvres sur son front si doux.

— Bientôt vous serez ma femme !

— ... Comment pourrions-nous nous marier sans faire de tort à Denise? demanda Alina, inquiète.

— J'ai réfléchi et je crois que j'ai trouvé une solution. C'est très simple. Puisque vous êtes domiciliée dans cette paroisse, votre pasteur nous mariera secrètement demain matin.

Alina sursauta mais ne dit rien, et le marquis continua.

— Ensuite, nous irons nous installer à bord de mon yacht, ancré dans le port de Folkestone. (Ses lèvres se rapprochèrent des siennes, tandis qu'il poursuivait :) Nous aurons une longue, très longue lune de miel, ma chérie. Je vous apprendrai tout sur l'amour, et ce sera l'œuvre la plus passionnante que j'aie jamais entreprise.

Alina guettait son baiser mais lord Teverton n'avait pas fini.

— Dès que nous aurons quitté l'Angleterre, expliqua-t-il, le décès de votre mère sera publié. Ensuite, dans trois ou quatre mois, ou lorsque nous serons prêts à rentrer, nous annoncerons notre mariage.

Après un sourire rassurant à Alina, il continua, affirmatif :

— Wescott lui-même ne soupçonnera pas que l'amie d'enfance de ma cousine Denise, qui est désormais mon épouse, a voulu se faire passer pour une autre.

— Vous avez raison et c'est un plan parfait, dit Alina. Nous serons comme au paradis, je vous suivrai partout où vous irez.

— C'est tout ce que j'espère. Nous avons les mêmes idées, les mêmes sentiments, et je sais que vous êtes à moi pour l'éternité, mon amour.

— Redites-le-moi encore. Je ne me lasserai pas de vous entendre... Je vous aime... Je vous aime et les mots me manquent...

Un instant plus tard, il l'embrassait passionnément. Toutes les fibres de son être répondaient à son étreinte. Il avait allumé un brasier en elle.

Elle comprit en un éclair qu'ils avaient trouvé le véritable amour, cet amour merveilleux dont elle parlait avec Denise lorsqu'elles étaient adolescentes, cet amour qu'elle avait appelé de ses vœux à la fontaine de Trévi. La fontaine l'avait exaucée et Dieu avait répondu à ses prières.

— Merci, mon Dieu, merci! murmura-t-elle dans son cœur.

Puis, tandis que les baisers de lord Teverton l'emmenaient au ciel, elle sut qu'ils s'avançaient tous deux vers les portes du paradis.

Fin